DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.
Elisée RECLUS

27 MAI 1965
NUMERO 351
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLIS • NOUVELLE SERIE

La loi du plus fort

« LA loi du plus fort est toujours la meilleure », a dit notre bon La Fontaine, et les grands trusts capitalistes sont en train de nous en donner une preuve éclatante. Un peu partout, les usines ou les ateliers regorgeant de produits, refoulent de la main-d'œuvre, congédient ou sévissent sans considérations et sans vergogne.

Bien sûr, les porte-parole de la finance s'efforcent de nous convaincre que la reprise du printemps n'ayant pas eu lieu, ils sont dans l'obligation de réduire les frais pour attendre une problématique relance à l'automne. Il leur arrive aussi de nous parler d'investissements qui s'imposent de toute urgence, mais jamais il n'est fait de parallèle entre le revenu net du travailleur, qui trime d'un bout de l'année à l'autre, et les super-bénéfices réalisés par les directeurs et autres actionnaires des machines à exploiter le bétail humain que sont les trusts.

La BULL qui, comme disait le Canard Enchaîné du 28 avril, fabrique des machines à chômeurs, est un exemple typique de l'écrasement de l'ouvrier par les méthodes d'exploitation modernes.

Ce qu'est la BULL ?... Elle possède des usines à Paris et dans les environs (Gambetta, St-Ouen, Bobigny), à Angers, Belfort, Lyon et St-Quentin qui est en cours de liquidation.

Rachetée par la Banque de Paris et des Pays-Bas pour être revendue à la Général Electric pour 21 milliards d'anciens francs, elle est devenue une colonie américaine et une colonie n'existe en principe que pour être exploitée. La Général Electric, aidée par la direction et le gouvernement, ne va pas s'en priver.

Sachant que la Général Electric exploite 250.000 salariés et qu'elle est la troisième entreprise des U.S.A., on imagine aisément ce que représente pour elle le sort d'une dizaine de milliers d'ouvriers menacés par le chômage.

La G. E., qui veut à tout prix se lancer dans le marché des calculateurs, dont le chiffre de roulement sera de plusieurs milliards dans un proche avenir, ne pouvait trouver meilleure occasion que le rachat de la Bull-France; cette opération lui permettant de s'implanter en Europe avec un réseau commercial extrêmement développé pour y vendre le matériel américain. Les banquiers, pour qui les frontières n'existent que dans la mesure où elles servent à l'accroissement de leur profit, se sont mis du côté du plus fort et appuient la G. E. sans réserves.

Le gouvernement, qui se gargarise tant en parlant de l'indépendance française, ferait bien de nous expliquer pourquoi le ministère du Travail a donné le feu vert à M. Desbruères, président-directeur-général, pour continuer la liste des licenciements. Puisqu'il entend maintenir l'équilibre de l'économie française, il pourrait peut-être commencer par s'inquiéter des possibilités matérielles de ceux qui sont les vrais producteurs et sont, par conséquent, les plus indispensables pour cet équilibre de l'économie : les travailleurs.

Hélas ! il n'en est rien, et le pourcentage officiel de licenciés est déjà de 40 %. Les dernières informations nous donnent un aperçu de la façon de pratiquer. Sur 335 personnes congédiées à Paris-St-Ouen, les vieux ont été les plus touchés; 43 ont de 60 à 65 ans, 51 ont de 50 à 60 ans et 64 de 40 à 50 ans. Des travailleurs, qui auraient dû recevoir une médaille « de fidélité » pour leurs 20, 25 et même 30 ans de maison, se sont vus rejetés comme des citrons pressés en récompense des nombreuses heures supplémentaires qu'ils ont exécutées pour la prospérité de leurs maîtres.

Voilà, travailleurs, ce qu'est le capitalisme, un monstre qui dévore ceux qui ont tout donné pour lui et qui n'a qu'un but : le profit.

Et dire que l'U.R.S.S., qui prétend être l'espoir de tous les prolétaires, vient de rétablir chez elle le système du profit pour améliorer l'approvisionnement de sa population... Quel échec !...

MYTHES ET RÉALITÉS

Nous vivons depuis longtemps (disons 30 ans) sur un mythe, celui de l'esprit révolutionnaire du parti S.F.I.O., esprit dont l'héritage remonte à la Première Internationale libertaire et dont l'une des dernières manifestations fut le soulèvement des ouvriers de Vienne, dressés comme un seul homme, à la fois contre le chancelier Schusnig et les nazis du prince Harenberg pour la défense de leurs libertés.

Nous pouvons considérer 1936 et les occupations d'usines comme le plafond de cet esprit révolutionnaire jamais dépassé depuis. (Actuellement, la caractéristique des partis socialistes européens, et tout particulièrement de leurs dirigeants, est la lâcheté.)

C'est le parti socialiste allemand qui le premier a étalé publiquement sa lâcheté lorsque Severing, ministre socialiste prussien de l'Intérieur, disposant de la police et de toute l'administration de l'Etat prussien, ainsi que de l'appui de la majorité de la classe ouvrière, se rendit à Hitler sans combat à la première sommation.

Quelques années plus tard ce fut au tour du parti socialiste français dont les reniements par lâcheté se succédèrent durant vingt ans presque sans interruption : d'abord Blum qui en 1937, alors qu'il est président du Conseil, accepte d'établir le blocus de l'Espagne républicaine en guerre contre ses généraux, afin de ne pas déplaire aux conservateurs britanniques; c'est ce même Blum qui, onze ans plus tard, entrera en guerre contre le Viet-Minh par peur des colonialistes français, et c'est son digne successeur Guy Mollet qui décrétera une mobilisation partielle de l'armée française pour satisfaire les pieds-noirs d'Algérie, puis opérera le débarquement de Suez afin de satisfaire les actionnaires de la Compagnie du canal.

Un parti semblait pourtant avoir résisté plus ou moins jusqu'ici à la contagion : c'était le parti travailliste britannique; eh bien ! il vient de perdre cette singularité, d'un seul coup Wilson a égalé, voire dépassé, Severing, Blum et Guy Mollet.

Pour complaire à Washington ce représentant d'un parti qui s'était toujours, jusqu'ici, distingué par son pacifisme et par son anti-colonialisme, ose approuver l'action du Pentagone en Indochine.

A cette guerre qui est la plus typiquement impérialiste qui soit, et qui, par surplus, risque par son extension continue de conduire à une guerre mondiale, le chef du Labour Party britannique a apporté publiquement et à plusieurs reprises son appui. Il n'a même pas trouvé un mot de regret pour les procédés extraordinairement barbares dont usent les Américains : il fait s'étendre longuement l'un de ses sous-ordres sur la relative innocuité des gaz lacrymogènes employés au Vietnam, mais il n'a pas un mot pour flétrir l'emploi des bombes à phosphore blanc, la plus terrible des armes car elle condamne, plus encore que le napalm, à la mort la plus affreuse : être brûlé vif.

Mieux encore ! il ose faire présenter par son ministre des Affaires étrangères cette défense singulière de l'action américaine contre le Vietnam du Nord : les Américains sont en état de légitime défense en raison de « l'incident » du golfe du Tonkin.

Ce fameux « incident » qui fut le prétexte du premier raid américain au-delà du 17e parallèle : des navires américains qui croisaient dans le golfe du Tonkin essuyèrent le feu de canonnières vietnamiennes qui estimaient que ces navires avaient pénétré dans les eaux territoriales du Vietnam.

Je ne sais, et personne ne sait, pas plus Monsieur Wilson ou son ministre des Affaires étrangères que moi, si ce bateau Américain se trouvait ou non dans les eaux territoriales du Vietnam du Nord, mais, même s'il n'y était pas, estimer qu'une telle « attaque » légitime les tonnes de bombes de napalm et de phosphore [illegible] des centaines d'avions sur le territoire du Vietnam du Nord, c'est vraiment faire preuve d'un toupet que seul un ministre des Affaires étrangères britannique et travailliste par surcroît peut avoir.

Et tout cela par lâcheté ! Car il est bien certain qu'au fond de leur cœur Wilson, Stewart et tous les membres du Labour Party, même ceux situés le plus à droite, condamnent l'action américaine.

Mais ils se croient obligés de dire le contraire parce qu'ils n'osent pas contredire Washington de crainte que sans son appui financier, ils ne soient obligés de dévaluer la livre sterling.

Dévaluer la livre sterling, vous parlez d'une catastrophe !

Comme si elle ne l'avait jamais été dans le passé sans dommage pour l'économie anglaise bien au contraire, de Gaulle lui-même a dévalué le franc sitôt arrivé au pouvoir sans que son prestige en souffre.

Mais inutile d'essayer de convaincre ses messieurs : ils ont peur, même de leur ombre.

Wilson avait un grand rôle à jouer s'il avait fait preuve de fermeté et avait publiquement condamné « l'escalade » de la guerre indochinoise, non seulement il demeurait fidèle à la politique traditionnelle de son parti, mais il empêchait toute extension du conflit car, réduite à elle-même dans la crainte d'avoir à affronter seule sans le concours de l'Europe, la moitié du monde, la Maison Blanche n'aurait pas osé poursuivre sa politique de provocation et de férocité à l'égard de l'Asie.

Mais éviter la guerre qu'est-ce que cela, je vous le demande, au regard du sauvetage de la livre sterling. En vérité je vous le dis l'Internationale Socialiste sera connue dans l'histoire comme l'Internationale de la lâcheté... et de la bêtise.

L'assommoir

On parle beaucoup, on parle souvent, dans la grande presse, du problème des « blousons noirs »; par une sorte de masochisme, la petite bourgeoisie se le se complaire dans l'indignation née que lui procure un tel sujet, tais que de beaux esprits creux (journistes, préfets, ministres, éducateurs flics en tous genres) trouvent là prétexte à des dissertations sans but ni sens, leur permettant d'affirmer leur supériorité et leur autorité sans vraiment chercher le fond du problème.

Certains pourront penser qu'il s'agit là d'un phénomène normal de décadence de la société bourgeoise, contre lequel autorité cherche à lutter sans y parvenir; pour ma part, je crois plutôt qu'on ne veut pas, en haut lieu, vraiment résoudre ce problème (qui n'est pas un pour la bourgeoisie), mais seulement trouver une justification supplémentaire à la répression.

Ce qui meut surtout l'indignation du bourgeoisface aux actes de violence des « blousons noirs », alors qu'il accueille avec indifférence des tueries à beaucoup plus grande échelle, telle qu'une guerre au Viet-nam, c'est le caractère gratuit de ces actes. Dans une société où tout ne doit être fondé que sur le profit, il lui semble insensé, insolite et inadmissible qu'on puisse commettre un crime sans intérêt; un meurtrier crapuleux, ce n'est, après tout, qu'un bourgeois comme lui qui a choisi des voies différentes et plus dangereuses pour atteindre le même but. Préférant le vol illégal au vol légal, il se se sent un fond commun avec lui, il le comprend. Mais comme le bourgeois est borné, il ne va pas plus loin et ne réalise pas que l'intérêt n'est qu'une forme du besoin de domination de ses semblables, qui est justement le trait commun qui l'unit au « blouson noir » : violent par plaisir, dominateur par plaisir.

L'enfant imite l'adulte qui représente pour lui le modèle à égaler; [illegible] monde d'adultes dominés par des caïds en uniforme, il cherche à devenir lui aussi un caïd ? N'est-il pas normal que, nourri dès son plus jeune âge d'une littérature à la gloire des « Superman » dont la seule supériorité est celle du coup de poing et du revolver, il cherche à devenir lui aussi un « Superman » ?

Car, on inculque le culte du héros à l'enfant par des journaux, des films; des jouets, adaptés, lui forment un esprit militariste, borné et violent; en censurant totalement ce qui a trait à l'amour du prochain, et en le remplaçant par la violence, on dévie son instinct et ses sentiments vers la brutalité, on en fait un bien-pensant sectaire et irascible, un bon soldat docile, un bon bourbeois borné. Mais on dépasse parfois ce but, surtout si des impératifs économiques empêchent l'enfant d'espérer devenir un « héros » par la voie des honneurs; alors, il se débrouille, il imite.

Un « assommoir », telle est l'éducation traumatisante qu'on impose volontairement aux enfants du peuple, afin de leur enseigner le défoulement par la violence commandée, le sens de « l'honneur » et le mépris des autres; quoi d'étonnant qu'ils aient ensuite envie d'assommer leurs semblables ?

Mais cela, la bourgeoisie ne voudra jamais le changer : elle a trop besoin de bons fils du peuple, abêtis et méprisant leur propre classe, prêts à partir à la guerre la fleur au fusil. Il vaut mieux quelques « bandes » attaquant sporadiquement des passants, qu'une jeunesse unie faisant la révolution; les « blousons noirs » ne sont pas dangereux pour la bourgeoisie : ils sont inconscients, ils n'ont pas de but, ils ne menacent pas l'état social, mais, au contraire, s'y incorporent, le servent (n'a-t-on pas proposé de les enrôler de force, d'en faire des « paras » ?).

Alors, on fait semblant de s'inquiéter, pour sauver certaines apparences; on en profite pour justifier une augmentation des prérogatives des flics, des soi-disant sociologues réactionnaires font le procès des H. L. M. (comme si les taudis qu'ils ont remplacés étaient plus « humains »), et du progrès social [illegible] Excellente opération !

Seulement, méfiez-vous, messieurs les bourgeois, votre voix n'est pas tout à fait la seule qui se fasse entendre, et la violence pourrait se retourner contre vous.

J. F. BROCHARD

La Compagnie de Jésus

Les jésuites sont actuellement réunis à Rome en Congrégation générale, et ce sont eux qui, en dernier ressort, vont déterminer les réformes susceptibles d'être apportées à l'Eglise catholique.

Pour ceux qui ignorent ce que sont ces individus, nous précisons qu'il s'agit des soldats de l'armée chrétienne *(perinde ac cadaver)*, la Légion étrangère, les «S.S.» du Vatican.

L'édifice jésuitique c'est du préfascisme, du nazisme et du totalitarisme pactueux *(ad majorem dei gloriam)*.

Ignace de Loyola, dès la première page de ses « Exercices spirituels », expose comme un principe que : « L'homme est créé pour louer, honorer et servir Dieu, notre seigneur ».

Quand l'homme s'avise de ne pas se conformer à ces prescriptions, l'Eglise n'hésite pas à employer ses méthodes « secrètes » pour obtenir sa soumission. Dans son livre « Dieu est mort en Ibérie », Juan Hermanos rappelle, entre autres :

« *Il faut que vous sachiez qu'en Espagne il existe deux dictatures : celle du parti officiel et celle de l'Eglise. Par exemple, dans un grand nombre de villages, le curé a le droit d'infliger des amendes à ses paroissiens qui travaillent le dimanche ou qui dansent en carême, ou, simplement, commencent à danser un dimanche quelconque alors qu'il y a un service à l'Eglise. Ces amendes sont communiquées à la gendarmerie qui se charge de les faire percevoir « manu militari »...*

C'est ce que nous pourrions appeler la politique du sabre et du goupillon. D'ailleurs, il n'y a pas qu'en Espagne qu'on peut retrouver cette politique de domination. Quel est le chef d'Etat ou le ministre qui peut se vanter de n'être pas au service d'une théocratie quelconque ?

Un homme de pouvoir ne peut se maintenir à son poste sans le soutien des jésuites, toujours prêts à préparer des complots et à trahir les opposants. Bien des royautés sont tombées, mais ils sont toujours là, derrière le fils du banquier, du militaire ou du magistrat; ils se preparent à prendre demain les places des technocrates, fonctionnaires et autres rouages de la société moderne.

Ils s'introduisent dans les organisations scientifiques, dans les syndicats, et nous avons vu à Vannes, la communauté jésuitique, préparer, par l'intermédiaire de l'Union des scientifiques et ingénieurs catholiques, la domination de la science par le pouvoir religieux.

Certes, les jésuites en France ne sont qu'un petit nombre, mais nous devons considérer qu'il s'agit d'une minorité agissante avec des appuis au gouvernement, dans l'armée, au sein des partis et même au sein des syndicats ouvriers.

Ils sont dangereux par leur comportement machiavélique et leur mépris d'autrui, ils sont perfides par discipline religieuse, ils demeurent les prétoriens du Vatican et des inquisiteurs en puissance.

Mais leur force majeure reste l'obscurantisme; ils se servent des préjugés et de l'ignorance des masses pour mieux les asservir et nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, que l'émancipation de tous les travailleurs ne pourra se réaliser qu'après la disparition de cette triste engeance.

Aussi, la CNT refuse-t-elle tout mythe, toute croyance et est-elle décidée à combattre pour l'élévation du niveau moral du travailleur avec le même acharnement que tant de valeureux pionniers ont mis pour aider l'avènement d'une société plus humaine et meilleure, une société sans dieux ni maîtres.

Y. M. BIGET

CAMPAGNE ANTI-RACISTE

Blancs et Noirs

La preuve que blancs et noirs appartiennent à la même espèce, c'est qu'ils peuvent s'accoupler et que leur métissage produit des êtres ayant droit à une âme dont l'animal est privé. Vouloir créer une échelle classant les humains plus ou moins haut, c'est-à-dire en leur reconnaissant plus ou moins d'âme, ne peut jouer en faveur du racisme; il existe des noirs possédant une âme bien plus élevée que celle des blancs. Le racisme prétend instituer une frontière parmi les hommes en considération de leur origine, de la pigmentation de leur peau, de leur race. C'est une injustice criarde : si une frontière existe entre les hommes, elle ne peut être fondée que sur la qualité de l'individu, c'est-à-dire son humanité.

Le racisme prétend qu'autrefois la terre était grande du fait que les moyens de déplacement n'étaient pas rapides et que, pour les blancs, un noir ou un jaune, était un être vivant loin, à qui l'on pouvait, sans danger, accorder l'égalité. Aujourd'hui, en quelques heures, un noir ou un jaune, se trouve au centre d'une capitale de blancs, avec sa couleur, sa démarche, son rire, son odeur et sa prétention d'égalité et cela choque certains blancs, qui prétendent que cet homme de couleur est un inférieur, qui empiète sur leur trottoir, sur leur soleil, sur leur vie : ils prétendent l'en chasser, alors que la terre appartient à tous et que nul ne peut prétendre avoir un privilège sur un territoire. Car il faudrait savoir si nous évoluons vers une conception de tribu ou si nous élargissons, avec le progrès, notre humanité à la libération de principes qui appartiennent au passé.

Comme chez les pro-nazis allemands ou américains, les germes du racisme existent parmi nous. Ici, en France, la population tolère l'Algérien mais elle éprouve, cependant, une gêne au contact des « bougnouls », la preuve en est que ceux-ci se trouvent dans l'obligation, devant ce manque de fraternité, de se regrouper dans leurs bidonvilles, leurs cafés, leurs restaurants, ou les blancs ne pénètrent qu'accidentellement et avec dégoût. La situation est identique avec les juifs et avec les noirs. La seule différence qui existe entre les racistes et nous, c'est que nous « tolérons » la présence de ces hommes, alors que les racistes purs les combattent. Il y a encore bien des préjugés à abattre pour que la fraternité apporte ses bienfaits à tous les hommes sans distinction d'origine.

Tous, autant que nous sommes, éprouvons bien souvent, un dégoût pour le corps de notre semblable, nous supportons difficilement son odeur, sa sueur; cette répulsion naturelle se manifeste plus violente encore, quand l'individu est d'une origine différente : on trouvera l'odeur d'un Algérien, d'un noir plus nauséabonde que celle d'un blanc. Pourtant ...

Beaucoup, parmi nous, dans un lieu public, s'écartent plus encore d'un homme de couleur que d'un homme blanc. Instinctivement se crée la hiérarchie entre individus, sans même qu'il soit question d'un calcul ou d'un acte conscient. Nous devons donc lutter contre cette répulsion instinctive qui autorise le racisme à établir, avec facilité, des bases solides parmi les peuples qu'il conduit à la division et à la création du néo-nazisme.

Les racistes s'indignent et s'élèvent contre les rapports sexuels qui peuvent exister entre une femme blanche et un noir. Pendant la guerre, les nazis peuplaient leurs bordels de campagne en utilisant de jeunes jui-

(Suite page 2.)

Le problème de la consommation

Le problème de la production a été résolu grâce au progrès technique.

Il reste maintenant à résoudre celui de la consommation.

Il est possible de produire aujourd'hui de tout, en quantités énormes. Le développement des procédés de production accroît sans cesse cette possibilité.

Par contre, il est moins facile de consommer tout ce qui est produit. Cela peut paraître bizarre aux êtres raisonnables, mais c'est la réalité.

Nous devons, donc, examiner s'il serait possible de consommer selon les besoins, ce qui est produit. Car si nous produisons pour produire, sans que personne puisse en profiter, il vaut mieux ne rien faire.

Où se trouve la cause de cette impossibilité ? Nous avons vu qu'elle est dans le système mercantile. Voici par conséquent une première donnée du problème : Il faut se défaire de ce système.

Faut-il détruire d'abord et reconstruire sur des bases nouvelles, ou bien faut-il commencer la nouvelle construction en même temps que l'on détruit le vieil édifice qui menace ruine ?

Quel que soit le moyen d'y parvenir et avant de se mettre à bâtir, nous devons avoir une idée, la plus claire possible, de ce que nous voulons, de ce que nous pouvons faire.

A l'image de l'architecte, nous devons tirer les plans ne serait-ce que dans ses lignes générales, de ce que nous devons édifier.

Seuls les politiciens, aspirant aux postes de gouvernement n'ont aucun intérêt à ce que l'on sache ce que nous devons faire demain. « La première des choses, disent-ils, est de détruire l'actuelle tyrannie, après nous verrons, selon les circonstances, ce que nous devrons faire. » Pour les révolutionnaires, les anarcho-syndicalistes, il en est autrement. Pour nous, il ne s'agit point d'un changement de gouvernement.

Avant tout nous devons réfuter les idées fausses qui nous ont été inculquées et qui nous empêchent de voir clair, comme la notion de valeur.

La notion de valeur doit être bannie parce que c'est une idée qui ne repose sur rien de valable.

Chaque marchand soutire, de sa marchandise, ce qu'il peut. Un litre de lait vaut un autre litre de lait de même qualité, mais combien de kilos de patates vaut un litre de lait ? Tout dépendra de la quantité de patates et de lait qu'il y aura sur le marché, et des besoins, et des goûts, et des préférences, etc., de chaque contractant. Une marchandise vaudra un jour le double, un autre jour elle ne vaudra que la moitié.

Pourrait-on soutenir sérieusement que la valeur de la marchandise est en rapport avec le travail nécessaire à sa production ? Combien de travail a coûté un champ ou une forêt restés à l'état sauvage ? Aucun travail n'a été exécuté. Cependant, il faudra payer très cher pour l'acquérir.

La théorie marginaliste nous apprend que chaque unité de marchandise produite perd de sa valeur au fur et à mesure de l'accroissement d'unités produites.

Pour faciliter les échanges commerciaux on a eu recours à une monnaie qui, dit-on, sert d'unité de mesure des valeurs marchandes. Comme monnaie, on a connu : les coquillages, les vaches, l'or, l'argent, etc.

Le problème de valeur reste le même. A chaque opération d'échange il faut envisager combien de vaches, combien d'or, on pourra obtenir en échange de telle quantité de marchandise ou vice-versa. Tout dépendra des nécessités, du lieu, du temps, de la mode, etc.

Insensiblement, la monnaie, qui était elle-même de la marchandise, est devenue titre de créance qui n'a, en soi même, aucune valeur, ni de près ni de loin. Nonobstant, ces titres servent, par la force de l'habitude, à effectuer des échanges. Après tout c'est assez pratique.

La valeur que l'on veut bien attribuer à ces titres (billets de banque), est changeante, non seulement par rapport aux phénomènes dont nous venons de faire allusion, mais encore par la volonté des fabricants de billets. D'une année à l'autre les billets de banque perdent de 8 à 10 % de leur pouvoir d'achat par rapport aux marchandises en général. C'est une vraie monnaie fondante. Celui qui avait un million, il y a quelques années, aurait pu acquérir tout un pâté de maisons avec cette quantité, aujourd'hui, à peine pourrait-il acheter une chambre de bonne, et d'ici quelques années encore, il en aura juste assez pour acheter une brique...

Malgré tout nous sommes obligés de jouer le mauvais jeu, pour pouvoir vivre dans le système où nous sommes englobés, mais cela ne doit point nous empêcher de nous rendre compte de la situation et de chercher à en sortir.

J. CAPDEVILA

Pour notre

PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Impressions

Lettre à nos camarades marseillais

C'est avec beaucoup de plaisir et d'attention que j'ai lu dans «Le Monde libertaire» l'historique de la « commune de Marseille ».

Je félicite René Bianco d'une initiative heureuse, susceptible d'accroître le potentiel provincial révolutionnaire en rappelant aux lecteurs que chaque commune, chaque cité, chaque village, devraient cultiver leur personnalité sans attendre de Paris des initiatives souvent retardées.

J'ai surtout retenu l'hommage de Bianco à ces vaillants combattants qui, sous l'influence de Bakounine, tentèrent d'intégrer leurs théories dans les faits quotidiens. C'est que ces combattants à qui Bienco rend hommage n'étaient pas des non-violents... Ah non ! Pas du tout ! (1).

Aussi ai-je été agréablement surpris, comme un père se réjouissant des frasques de son enfant, en lisant que Bianco devenait révolutionnaire tout en se voulant « non-violent » !

Et j'ai pensé qu'il était sans doute dans le psychisme de la jeunesse, de se contredire involontairement; a vouloir trop étreindre...

Je me réjouis que le groupe — si actif — de Marseille, entre dans la voie du communisme libertaire, et je me prends à espérer qu'il en tirera des conclusions pratiques dont nous bénéficierons tous.

Nos jeunes trouveront dans le même journal, la relation d'une conférence donnée par le dilletante Bontemps, à Grenoble, laquelle leur permettra de mieux pénétrer les contradictions fondamentales qui peuvent se faire jour dans un mouvement quand la métaphysique veut orienter le social.

J'extrais de ce compte rendu le passage suivant :

« L'anarchiste ne peut être qu'une exception. Il ne récolte pas. Il ne fait que semer. Il éprouve la joie du créateur et non pas celle du consommateur.»

Quel orgueil ! Et quelle méprise !

Cela me ramène en arrière de 50 ans... L'individualisme faisait rage, tout boursouflé de vanité et de suffisance. Je me souviens d'un camarade qui, à la suite de mon exposé, le trouvant trop constructif, prit la parole et jeta à l'auditoire comme un défi : « L'anarchiste est un surhomme ! »

Que les jeunes qui s'engagent sur notre voie syndicaliste libertaire ne se méprennent pas : une hirondelle ne fait ni le printemps, ni le Bon Temps... Tous les mouvements d'avant-garde ont connu ces florescences excentriques, ces sensibilités éloquentes, généreuses, qui, ne pouvant consentir à s'égaler aux autres, s'efforcent de les dominer par l'éclat de leurs propres contradictions...

Et puis, la critique est si aisée quand on se refuse aux responsabilités ! Réjouissons-nous donc du positivisme de nos camarades marseillais. La jeunesse d'aujourd'hui entre dans une bataille où le rôle que peut jouer le communisme libertaire s'ouvre sur un avenir plein de promesses...

Avec mes sentiments fraternels,

J. B.

(1) Si la paix était dans leur cœur, sachant que la liberté se conquiert ils étaient prêts à se battre pour échapper à l'esclavage. On peut être non violent par bonté, mais à l'heure de la justice, il faut la défendre contre ceux qui la violent...

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

ANTENA

LA ESTRELLA DE SANTIAGO

LUGO. — Siguiendo la estrella de Santiago de Compostela un autocar conduciendo cincuenta peregrinas asturianas se ha estrellado al fondo de un barranco. Dichas romeras venían de la ciudad de San Tiago Matamoros, donde habían ganado el jubileo. Con cinco muertas y cuarenta heridas, júbilo no lo habrá en el Turón, de donde las víctimas procedían.

BATIDA

LUGO. — En el monte Tremosi, infestado de alimañas que causan graves daños a los rebaños, se ha efectuado una batida autorizada que durará algunos días. En la primera salida se han capturado un lobo, de 60 kilos, una loba y una cría de lobeznos, siendo particular que ningún falangista tome parte en la batida.

Por solidaridad a los lobos, seguramente.

CRESPON NEGRO

MADRID. — Ha exhalado su último suspiro el general Fernando García Valiño, hermano del tristemente célebre Rafael García Valiño.

También ha dejado de existir, en El Ferrol Sin Caudillo, el almirante Indalecio Núñez Quijano, que en 1º de mayo de 1898 se distinguió en la derrota de Cavite y en 19 de julio del 36 fue uno de los directores de la matanza de cinco mil marinos en el Ferrol porque los tales no quisieron sumarse a la insurrección fascista.

CAMPAÑA ARBORICIDA

BARCELONA. — Prosiguiendo su campaña de «ascetismo» público, los ediles por la gracia de Franco de esta ciudad siguen talando árboles en las vías más preciosas de la urbe. El paseo de Colón perdió su intimidad al ser extraordinariamente ensanchado y mutilado su cuerpo de palmeras, del cual se eliminó una línea quedando la otra con las palmas más enclenques. Recientemente han sido cercenados los plátanos de la Vía Augusta por eliminación del andén central, previéndose el abatimiento de las arboledas de la Rambla de Cataluña y del Paseo de Gracia debido al proyecto de recomposición de ambas vías para ampliar las calzadas de tránsito.

LA EMIGRACION BENEFICIA AL ESTADO

MADRID (OPE). — El director general del Instituto Español de Emigración ha declarado en la relevisión que los trabajadores españoles que se encuentran en el extranjero remiten 380 millones dólares anuales. De sus extensas declaraciones se pueden tomar estos rasgos:

«El beneficio económico del trabajo de los españoles en el extranjero es mucho más importante de lo que se piensa. En la balanza de pagos se cifran en 237 millones de dólares las remesas de los emigrantes, pero hay otro renglón, quizá el de las transferencias privadas, lo que los titulares aportan cuando vienen con su capital. Luego hay que tener en cuenta los 90.000 trabajadores que han retornado con dinero en el bolsillo, los trabajadores temporada que son 103.000 al año, que también vuelven con dinero; las vacaciones de los emigrantes de los que solamente en Irún se contaron las Navidades últimas 83.000. Todo ello supone un total aproximado de los 380 millones de dólares.

JURISTAS ESPAÑOLES SE DIRIGEN A LA O. N. U.

PARIS. — Según «Le Monde» trescientos juristas españoles han escrito a la O.N.U.:

El asesinato del general Humberto Delgado ha causado profunda emoción en los medios jurídicos españoles. Trescientos juristas (entre los que se encuentran varios profesores y magistrados) se han dirigido a la O.N.U. para pedir que en la Declaración de los Derechos del Hombre se añada un artículo en el que, en sustancia, se estipule que el delito cometido por razón de Estado por un gobierno o por sus agentes ha de ser castigado. Reclaman también que la investigación se confíe a una comisión internacional de juristas cuya independencia no pueda ponerse en duda.

Los juristas españoles, al dirigir esta reclamación a las Naciones Unidas señalan que el crimen cometido por razón de Estado, no se encuentra nunca calificado ni formulado en una declaración internacional, lagunas que contribuye a una falta de garantía y de seguridad en la vida política, especialmente cuando se trata de un Estado no democrático.

DETENCIONES Y HUELGAS DESPUES DEL 1º DE MAYO

BILBAO (OPE). — Las consecuencias de la violencia policaca y detenciones realizadas con motivo de las manifestaciones del 1º de Mayo en Vizcaya se siguieron en los días sucesivos. El lunes se produjo huelga de las factorías de la Constructora Naval, «Edesa», «Ferrovías», talleres «Urbasa» y otras. Las autoridades de Franco no se atrevieron a decretar el cierre de la Constructora Naval. Pero «Edesa» y «Ferrovías» no abrieron sus puertas el martes.

El motivo de las huelgas fueron las detenciones de obreros el día 1º. El número de detenidos se calcula en más de 80.

MANIFESTACIONES EN MADRID

PARIS (OPE). — El corresponsal de «Le Monde» señor Novais informa que un grupo de estudiantes se ha situado frente al consulado de la República Dominicana dando gritos de hostilidad para Norteamérica. La policía los ha dispersado. Se ha acordado celebrar otra manifestación frente a la Embajada de los Estados Unidos. Al parecer era obra de la Asociación de estudiantes dominicanos, pero la policía les ha advertido que tales actividades podrían provocar la expulsión. Los otros manifestantes no pudieron llegar a la Embajada por impedirlo la policía.

Toda la prensa madrileña, con excepción de «Pueblo» (órgano de los Sindicatos) ha apoyado desde el primer día la actuación del presidente de los Estados Unidos.

LA NOVELISTICA DE BOTELLA PASTOR

PARIS. — Diversos diarios de Francia y de América y publicaciones españolas residentes en los mismos países hacen grandes elogios de las tres novelas del señor Botella Pastor en las que se presentan cuadros vivos de los treinta últimos años. Y una editada en Madrid con el título «La narrativa española fuera de España» dice: «Su trayectoria novelesca es verdaderamente interesante y muestra a un escritor español arraigado a su tierra y a la circunstancia emigrada.»

VASCOS CONDENADOS

Inculpados de propaganda y asociación ilegales, han sido condenados en Madrid a penas que van de seis meses a seis años, veintitrés vascos de la región de San Sebastián. Ocho de ellos han sido juzgados en rebeldía, principalmente José Luis Alvarez cuya sentencia es de seis años y medio de cárcel.

UNA PROTESTA DE LOS TRABAJADORES NORTEAMERICANOS

BRUSELAS (OPE). — El Servicio de Prensa y Radio de la C.I.O.S.L. (Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres), publica la noticia de que el Sindicato de la industria norteamericana del automóvil ha protestado contra las persecuciones de que son víctimas los trabajadores españoles por defender sus [illegible] testa se ha enviado en un telegrama dirigido a Antonio Iturmendi, el ministro español de Justicia y lo firmó Víctor G. Reuther, el director del departamento de asuntos internacionales del sindicato citado en nombre del millón y medio de miembros de la organización. El telegrama condena los métodos brutales y las prácticas medievales que emplea la policía española sobre todo cuando se trata de gente joven.

COSTAS LAS DE LEVANTE

PARIS.—El almirante español Nieto Antúnez ha pasado unos días en esta capital invitado por el gobierno. Como la marina franquista moderna, mente está en lo de las «costas las de Levante», Nieto Antúnez ha preferido no meneallo y se ha dedicado a admirar el dispositivo científico del ejército francés y a catar la cocina del país de acogida.

DOCTOR HONORIS CAUSA

NUEVA YORK.—Pablo Casals, el renombrado violoncelista y compositor, recibió el título Honoris Causa en Doctor en Humanidades en ceremonia que se realizó en el Instituto Carnegie de Tecnología.

El título fue conferido a Casals luego de la ejecución del oratorio del maestro, «El Pessebre».

El director del Departamento de Música de la institución, Sidney Harth, declaró que «al honrar a Casals, se estaba rindiendo honor a uno de los más nobles humanitarios del siglo veinte y a un grande de la música».

Gotas de miel y ajenjo

Un hombre de pensamiento abierto y libre es distinto a un librepensador. Librepensadores se titulan los masones y son los mayormente encadenados a fórmulas, conceptos y compromisos de organización.

⁂

Por ser lo que somos, hombres pasionales de la libertad igual de todos, no nos adherimos a movimientos limitados y comprometidos. Estamos con mente y brazos libres, frente a eso de la «masonería» y del «rearme moral», sin ignorar ni desconocer que algo pesan en la evolución del hombre.

⁂

Masones y del rearme moral, si son sinceros, están en el camino de una humanidad mejor. Pero tienen que romper sus ataduras, sus compromisos, en gran parte, con las organizaciones sociales, creencias religiosas, preconceptos, prejuicios, y ésto les resulta casi imposible. Son lo que pueden ser y no lo que en verdad anhelan.

⁂

La verdad no se personifica; es un concepto y no una persona. Una verdad no es la VERDAD.

⁂

Vale quien distribuye con inteligencia su tiempo, dando lo que corresponde a lo económico, lo del sexo y la gimnasia mental que acrecienta la consciencia.

⁂

Amigo: bien remarcas los valores al decirme: «No puedo estar sin contemplar horizontes lejanos de afinidad, solidaridad y amistad.» Horizontes lejanos que se observan en la distancia geográfica y que tan cercanos son a nuestro sentir y pensar. Ventanas abiertas hacia el mundo. Antena alta para recibir las vibraciones de «los hombres y mujeres distantes, tan cercanos a nuestro corazón y a nuestro pensamiento.» Muy cierto es lo que dices: «Entre nosotros existe verdadera afinidad» y calor de anhelos de proximidad.

⁂

Si me dejase llevar por la inercia, daría puerta libre al escribir y permanecer sentado la mayor parte del tiempo. Pero me atrae el huerto-jardín, el trabajo de la tierra, la actividad que demanda la siembra y el riego de unos pocos metros de verde que rodean mi casucha de madera, lata y cinc, nido de la sencillez del vivir. Y no solamente el escribir y las plantas me toman horas, sino el leer y el caminar. Lo menos son los miles de pasos que diariamente hago para visitar a mis afines o asistir a reuniones de los hermanos de ideas y de los familiares. Hay voluntad y entonces la vida tiene variación sin dejar de ser intensa, y constituye felicidad. No obstante los años oxidan un poco, y hay que velarlos cuidados, no darles asunto firme, viviendo como voluntarista y activista.

J. TATO LORENZO

De cara a España

LAS democracias —ni maldita la falta que nos hace—, no nos darán de limosna la libertad que queremos para España. La libertad tiene que ser conquistada. Y en eso es el pueblo todo quien tiene la única palabra. No nos hacemos ilusiones, pero esperamos. Nunca debemos perder la esperanza en la conquista de la libertad.

España lleva ya bastante tiempo aherrojada. Por cierto que era necesario remachar los cerrojos allí, antes de escribir la sangrienta historia de nuestro tiempo. De otra manera el horizonte mundial se habría despejado. Y quienes tenían la sinrazón de la fuerza en sus manos odiaban consentir la claridad. Los ogros pedían sangre, desolación y ruinas. Y había que dársela a cualquier precio: crucificando a España que, para quienes están al corriente de semejante tasa, supone un costo sin precedentes, un caudal de energías vitales que posiblemente no tenga igual en la historia del mundo.

Hemos de confesar sinceramente que sería estúpido para el régimen de El Pardo restar la más mínima cantidad de precaución y no temer la oposición violenta por parte de todo un pueblo aherrojado en el interior con miras —aunque estas miras fuesen para la exportación—, a suponer que desde el exilio aquel régimen feroz pudiera ser debidamente mellado. No tenemos fe en milagros. El régimen será pulverizado por la fuerza incontenible del mar de sangre derramado en aras del fascimo, cuando el pueblo se disponga a romper diques, o nada que valga la pena señalar sucederá en España.

La polvareda que de vez en cuando levanta contra el exilio la voz chillona del santón mayor del fascio peninsular, puede cegar la vista de los menos avisados o de aquellos que miran la fiesta como un toreo. Pero nadie que esté en el secreto —entre ellos y nosotros—, sería capaz de dar crédito a las elucubraciones verbales del caudillo por un lado, ni a las gigantescas pretensiones imaginarias de algunos que desde el exilio han pensado más de una vez poder arreglar el mundo en dos patadas. Y por lo tanto creyendo —o intentando hacer creer—, que el exilio cuenta o puede contar algún día con los medios preicsos para decidir un combate en el que dejó de tomar parte directa el mismo día en que el fascismo se adueñó de España. Da pena —por no decir algo peor— tomar completa nota de todos los juegos malabares de que han echado algunos mano al correr de estos difíciles años de exilio: si hacemos ésto, si hacemos aquello, si hacemos lo de más allá... libraremos a nuestro pueblo del horrible sufrimiento que padece el Interior. Y cada salvador milagrero echó su cuarto a espadas sin temor ni siquiera al ridículo. ¡Penoso es el constatarlo!

De cara a España. ¿Qué de cosas no se han dicho «de cara a España»? Con un cinco por ciento de ellas que hubiesen tenido el mérito de estar basadas en realidades tangibles, haría infinito tiempo que la recua nazi-fascista habría desaparecido en el olvido para no volver. Pero si en todo ello no hay gato encerrado, hay que reconocer que la imaginación de algunos puede llevarlos mucho más allá de la luna. Y también sin posible retorno.

Por mucho que nos duela tener que aceptarlo, en el enorme pleito entablado entre el fascismo y la libertad en España, al exilio sólo le corresponde el papel de brújula, dentro y fuera de la misma. Brújula para los que la pierden o la desconocen aquí, y brújula para los que la buscan allá, en medio de la más horrible de las tormentas. **Fuera de eso**, dejar hacer que el pueblo, cuando quiere, sabe muy bien lo que hace. Por otra parte, mal podríamos a centenares de leguas de distancia, salvar a un náufrago que se debate en lo más profundo de un océano de sangre, sudor y lágrimas. Faro o brújula, para el caso viene siendo lo mismo: un punto esencial de referencia, un seguro puerto donde poder recalar a la hora del triunfo y de la verdad. Ni más ni menos. **Pero eso.**

Sin embargo, ¿a cuántos no hemos visto que de «cara a España» intentaron precisamente lo contrario de lo que la realidad pone sobre el tapete de la lucha? ¿Cuántos no han manifestado que era de rigor, para ayudar a España, hacer pedazos la brújula, el faro, la idea que nos es tan cara y que sin duda es básica para llegar a la culminación victoriosa en el rudo combate? Lo que importa es el Interior; nada importa lo demás, han dicho. ¿Que las esencias más puras de reivindicación liberatriz, de las cuales fue y sigue siendo fuente inagotable nuestro movimiento, quedan secas por el propio abandono de los encargados de vigorizarlas con su acción y pensamiento en donde que se hallen? ¡Todo sea por el Interior! ¿Que se tergiversa toda la acción interna en aras de supuestas combinaciones «antifranquistas» que allanarían el terreno para un cambio de amos peninsular? ¡Todo sea por el Interior! Etcétera. Hay que dejar constancia de que los ensimismados por sus propias ecuaciones extrañas, olvidan algo tan simple que parece mentira que pueda ser olvidado en nuestros medios: y es que se puede cambiar de collares, pero no de perros.

En cuanto a nuestro movimiento se refiere, ¿quién ignora que «de cara a España» tenemos una meta señera que reactualizar, que afianzar y fortiifcar sin descanso, que impulsar en todos y cada uno de los instantes que se nos permita hacerlo? Un día u otro —cuando sea—, el pueblo español dará al traste violentamente con el fatídico régimen nazi-fascista que tan caro le ha costado soportarlo. El exilio hará su parte, sin duda, entonces, como ahora, sin milagros ni creencias absurdas, con serenidad y teniendo en cuenta, con conciencia o sin ella, la tesitura exacta de sus posibilidades. Nosotros, hoy, y con mucha mayor razón mañana, deberemos presentarnos en el interior con la cerviz en alto, y con la bandera comunista libertaria más en alto y ondeante todavía, con el fin de impulsar la reiniciación de la labor a la fuerza abandonada cuando el año 1937, los tanques del Kremlin entraron a saco por las colectividades de Aragón. Esa y no otra es la aguja que debe marcar el rumbo; esa y no otro es el faro que debe alumbrar en medio de la tormenta. Haciendo lo que se pueda por sostenerlos contra viento y marea. Para salvar los restos del naufragio y continuar adelante nuestra senda de manumisión. Todo lo demás es filfa.

COSME PAULES

Por una Confederación...

(Viene de la página 4.)

Se produce en el trienio 1936-1939 el episodio rayano en la epopeya, que jamás pueblo alguno haya podido superar. Luchamos indefensos contra el mundo entero.

El éxodo ha sido otra etapa. Los políticos que en España nos condujeron al desastre más espantoso, en la emigración han cometido las mayores de las ignominias. Con el tesoro que se sacó de España se tenía que haber asegurado la vejez de millares de hombres que lo dieron todo por la libertad del pueblo español y que hoy pasan los últimos años de su vida en los asilos y en los hospicios. Y se tenía que haber asegurado, también, una existenda digna a los mutilados y a los inválidos de la guerra que muchos de ellos han tenido que vivir de la caridad en las calles españolas y otros han tenido que acogerse a los asilos en suelo extranjero. Nunca se podrá perdonar a los culpables de tamaño via-crucis.

Pero España, a pesar del fascismo y de la torpeza de los políticos republicanos de doublé, sigue en pie. El fascismo pronto será barrido. Y en este momento histórico han de recogerse las experiencias vividas. Los anarquistas hemos de ir de brazo del pueblo alentándolo en sus ansias de libertad y fomentando por doquier el espíritu libertario. El Estado es el principal obstáculo para la emancipación social y económica. Es hora, pues, de rememorar las gestas de los Comuneros castellanos y de los Cantones de 1873, y el espíritu libertario de la División Durruti en pueblo aragonés. Es hora también de limpiar la meseta castellana creando una Confederación de Pueblos Libres de Iberia cuya capital no puede estar junta al olor nauseabundo de El Escorial y de El Valle de los Caídos.

La Confederación Ibérica que propugnamos tendrá la virtud de hermanar a todos los trabajadores, pues catalanes, castellanos, andaluces, etc., somos víctimas de la injusticia social. Una vez barrido el capitalismo y el Estado no existirán problemas de carácter regional o local. Hay que oxigenar a España llevando la capital junto al mar, a Lisboa o a Barcelona, y pegada al gran centro industrial catalán, como sede de la Confederación Ibérica.

No caigamos en el anzuelo de etapas transitorias o provisionales. La libertad del pueblo español no admite demora.

Los emigrados españoles sean del año 1939 ó de fechas posteriores, hemos de ir juntos para conseguir la reconquista de España, en la que queda incluída Portugal como parte integrante de la península Ibérica, y para que sean los iberos quienes decidan de sus destinos, eliminando toda ingerencia extranjera.

Todos a la una como en Fuenteovejuna.

JAIME BALIUS

Apuntes a vuelta pluma

(Viene de la página 4.)

«coco» de las «socializaciones» se mezclan en algarabía comprensible.

Y a continuación, manifestó: «El problema económico no creo que sea el principal.»

Lo dijo la señora de Calvo Sotelo, y que se lo tengan por dicho, todas las amas de casa españolas: No es el problema económico el que más ha de preocuparles. Si no hay para pan importa poco. Si el «hombre» de la casa ha de salir en «trotamundos» de la miseria, a encontrar labor bajo otros horizontes, no tiene importancia. Hay otros problemas más graves.

La actriz española Isabel Garcés, otra de las consultadas, habló de uno de ellos en sus declaraciones al decir:

«Si todas estuviéramos unidas, se evitarían muchos abusos de las sirvientas...»

Con lo que más valiera que llamaran a dicha asociación: Agrupamiento de defensa de las señoras, contra los abusos de las criadas».

Porque ese es quizá el problema crucial de las amas de casa que «pueden» tener criada o criadas; abusar de la domesticidad sin derecho para esta de exigir... Bien va...

III

SE PIDEN SEMINARISTAS

No ha mucho, decíame un amigo, uno de los hombres de la emigración económica española, que vino a estas tierras a alquilar sus brazos de buen albañil, refiriéndose a nuestro país: «La Iglesia, los militares y la gente de dinero, son los que echan a perder todo. Sobre todo los curas. Los hay en todos los lugares. En todo se entrometen. Se multiplican. Creo que no hay una sola familia española que no cuente con un pariente cura...»

Equivocado, andabas, amigo, al decir tal, pues he leído después en la prensa española que se piden jóvenes para el seminario madrileño.

Los planes del arzobispado prevén un sacerdote por cada mil habitantes en Madrid. Y según cálculos solo hay 850 para los 2 millones y pico de madrileños. Faltan pues más de un millón, de estos beneméritos hijos de Roma. Aparte claro está de frailicos, frailazos, frailunos, monjitas y demás ensotanados que no se incluyen en las previsiones.

Ese ha sido el gran defecto de nuestro país. Siempre se fabricaron en cadena rápida e ininterrumpidamente estos factores de acción catequizadora. Pero muchos fueron a catequizar tierras extrañas, y su carencia se notó en España, donde nunca hubo suficientes sombras negras para apagar la luz de la verdad que temen.

Siglos de cristianización no han sido bastantes. Hacen falta más. Hay que controlar más aún el pensamiento y la acción ciudadana.

⁂

Así se hizo de nuestro suelo el país del absurdo histórico, de la contradicción, de las incongruencias y del engaño hecho ley.

Y para mejor tener en manos los destinos del pueblo se exalta la procreación sin control ni medida, o buscan preocupaciones que sean diversión y desviación de las cuestiones cruciales.

Se pone a nuestro pueblo a la altura de los africanos y asiáticos para engrosar la masa de los subdesarrollados económica y socialmente hablando.

Todo en nombre de un Dios absurdo, al que se le agradece todavía esa incertidumbre permanente de la existencia gris y su nobleza del que vegeta resignado.

JOSE MUÑOZ CONGOST

Blancs et Noirs

(Suite de la page 1.)

ves, de jeunes tziganes. Les troupes nazies, championnes du racisme, s'accomodaient fort bien de ce contact sexuel avec une race inférieure. Comment les purs nazis peuvent-ils expliquer cela? Race pure, ne se souillaient-ils pas au contact d'une race impure?...

Tout ce qui élève l'individu le détourne du racisme, lequel hiérarchise instinctivement, indistinctement, instantanément, d'après les apparences physiques mais jamais en raison de l'intelligence ni de la valeur morale. Le racisme hiérarchise l'individu et il ne considère comme qualité que la violence, la prédisposition à la guerre, la reconnaissance de l'asservissement, la conception nazie.

Les éleveurs en accouplant des bêtes de variétés différentes arrivent à créer des espèces nouvelles, les horticulteurs, par des greffes, peuvent créer des variétés nouvelles de roses. Ce que l'éleveur ou l'horticulteur réalise, à dessein, est impossible à réaliser sur l'homme qui ne s'élève que par une succession de paliers ou les qualités morales l'emportent sur les qualités physiques; et c'est si vrai, que rien ne distingue un aryen d'un non-aryen. Seules les qualités morales attestent la progression vers une élévation de l'homme, mais cette élévation se retrouve indistinctement chez les hommes de toutes origines. L'erreur monumentale du racisme est de prétendre restaurer la pureté de la race, alors que l'homme est, de génération en génération, au travers des siècles et des civilisations, en continuelle et lente ascension et que le racisme n'est, en fait, que la recherche de stabilisation d'une espèce humaine rétrograde, ce qui est contraire à la lente mais inévitable évolution de l'humanité.

RENE VILLARD

Pareceres

Comento y opino

COMENTANDO —que todos comentamos— entre compañeros afines, el ambiente confederal-exilio y cara a España, nuestro estancamiento que cada día se hace más crónico, me sugirió la idea de estas líneas, todo franqueza y sin ganas de polemizar.

Observemos, analicemos, pensemos bien, detenidamente, para mejor calibrar de cuanto se viene haciendo y diciendo en nuestros actos o medios a nuestro alcance. ¿Qué se consigue con todo este costoso despliegue de propaganda oral y escrita? Poca cosa.

Por ejemplo, vemos que para celebrar un acto se hace la debida propaganda dos o tres semanas antes, pero luego acuden sólo los que nada tienen donde ir ese domingo, lo que en castellano quiere decir que vamos a escuchar a Fulano de Tal, sabiendo de antemano que nada nos dirá de nuevo.

Una conferencia en Lyon, pongamos por caso, reunió 25 compañeros para escuchar al orador que recorrió trescientos o quinientos kilómetros pasando mucho frío.

Como este caso, hay otros. Naturalmente, que «para oír lo mil veces repetido, me quedo en cama», se dicen muchos.

¿Quién puede negar que se celebran reuniones costosas, a las que solo acuden los más precisos, por miedo al fajo de circulares y a temas que hace años están sobre el tapete? Nadie.

¿Quién puede negar, que un día veremos «nuestra» prensa escrita toda en francés, que se hacen reseñas de mitin larguísimas?

¿Quién puede negar, que cuando vemos ciertas cosas que se publican se nos caen los palos del sombrajo y hasta se nos parte el corazón? Nadie tampoco.

¿Quién puede negar ante este estado de cosas, que la militancia, en mayoría, se viene preguntando: «Pero, bueno, y ahora ¿qué? España ¿cómo marcha? ¿Qué hay del interior? ¿Y qué haremos en el Congreso y después del Congreso?»

Todo el mundo pretende dar en el clavo, unos quieren saber si determinada C. de R. recibió o no documentos oficiales, la militancia de abajo, de enmedio, o de arriba propone eso o aquello. Se pretende hablar claro, llamar al pan por su nombre y decir si el vino está agrio y por qué. Nunca nos gustó hacer la vida imposible a nadie, ni de que a nadie le «coja el toro». Al contrario.

Para deshacer malentendidos sobre esta o miles de cosas e ir al grano, mejor vale hacerlo en persona por quien tiene la posibilidad y hasta el deber de hacerlo. La militancia de todas las regiones y no de determinadas de ellas, tiene necesidad de una información clara de cual es nuestra situación. Tiene necesidad de hacer muchas preguntas a quien compete contestar; ella debe estar al corriente de lo que en España ocurre, de lo que en el exilio se respira. Se hace necesario, imprescindible, que compañeros y delegados por el S. I. recorran Francia de Norte a Sur y de Este a Oeste, para que se nos diga lo que pasa o puede pasar en España y aquí. Pero todo esto sin partidismo, sin que se pueda insinuar la consabida propaganda parcial. Estos delegados pueden y deben escuchar nuestras quejas, y decir lo que se calla, quizás justificadamente.

Por ejemplo, sabiéndose cuando el delegado tal viene aquí, se ponen de acuerdo, dos, tres, o más FF. LL. y costean los gastos. Nada de hacer un llamamiento a diestro y siniestro, sino a la militancia interesada por la salud de la C.N.T.; y allí, reunidos, discutir noblemente, poniendo toda nuestra sinceridad, y el que no la tenga o no le interese, que no acuda.

Sólo así entendemos que pudieran aclararse muchas cosas antes de que llegue el verano que todos esperamos. Que cada uno diga de forma concisa lo que siente, lo que lleva dentro, y que se levante acta por quien sea y para lo que sea: siempre será provechoso. Con este equipo de cuatro hombres desplegados por la metrópoli, las FF. LL. puestas de acuerdo entre sí para sufragar los gastos, se pudiera hacer labor buena, de provecho. ¡Basta de tanto decir sin sustancia! Los delegados podrán decir y recoger al mismo tiempo lo que por correspondencia no se dijo.

Menos hablar para poco afirmar; menos papel impreso hablándosenos de América, del Congo y conferencias de políticos. La salud de la C.N.T. ante todo y por encima de todo. España, el interior, y este exilio inoperante que debe ponerse de acuerdo.

¡Manos a la obra, compañeros!

RODAMA

Lyon.

Crónica internacional

(Viene de la página 4.)

caso, Durruti, Oliver y Jover; los asesinados en la España franquista y los fusilados por el castrismo pasan por la misma nota de «banditismo».

⁂

Toda acción revolucionaria es susceptible de caer bajo el juicio de la crítica. Sobre todo cuando se trata de grandes acciones colectivas en las que la orientación, la actitud, la conducta anarquista queda diluída, abrumada por el peso de la participación multitudinaria, no siempre precisa, firme y ajustada a las «líneas» del ideal.

La revolución mexicana recibió la acerba discrepancia de Galleani y de Grave. La crítica internacional fue tan virulenta que Kropotkin intervino con espíritu contemporizador. Nos lo recuerda otro espíritu contemporizador, nuestro querido Fedeli, en su obra sobre Galleani. Crítica cayó sobre la revolución húngara, aplastada por las falacias de Bela-Kun y por el concierto internacional capitalista, obrando de concierto como obraron de concierto Stalin y las potencias capitalistas para hundir la revolución española, sujeta también de amargas críticas. Aún hace pocos años se hablaba en los medios italianos de la «spagnolitis» como ahora se puede hablar de la «cubanitis». El hecho concreto es que hoy se cantan glorias a los por la crítica condenadas en México. Y los Flores Magón, los Librado Rivera, Préxeides Guerrero y otros resultan nuestros dignos compañeros. Cono Landaüer, a pesar de la dolorosa experiencia de Weimar. Como los húngaros que se afirman en nuestra historia. Como los españoles, «condenables», pero elevados por otra parte a no siempre merecidas cumbres de gloria y de recuerdo.

Ningún movimiento aparece tan fraternalmente solidario en el campo internacional como el movimiento anarquista italiano, respecto al español y respecto a toda cuanta manifestación heroica o razonada se produce en el mundo. ¿Por qué, pues ha de ahondarse la distancia entre italianos y cubanos? Sin que ello prive la crítica, acerba o fraternal. Sin que se supedite el pensamiento a ningún imponderable y a ninguna situación. Establézcase por parte de todos un esfuerzo de comprensión y de acercamiento. Es la condición primera, «si ne quan non», para un resurgir vigoroso de la Anarquía. No olvidemos que en Estados Unidos como en Italia, en Argentina como en Francia, nos vamos muriendo de viejos y con nosotros vamos enterrando nuestro pasado y nuestro porvenir, si no vitalizamos el presente.

Que sea escuchado, atendido, razonado, discutido, el llamado que lanzó *Tierra y Libertad* de México: ¡Confraternización internacional, compañeros todos!

FE DE ERRATAS.—*En la «Precisión» a la S.A.C., del 13 de mayo de 1965, aparece: «de ese Interior cuya* superación *moral no aceptamos...», cuando habíamos escrito «cuya* separación *moral no aceptamos».*

ADMINISTRATIVAS

José Martí, Narbonne. Recibido giro pago cuentas de Sánchez y Montserrat, «C. S.» y «Umbral» números indicados en carta.

Betancourt, Rosillon (Isère). Recibido giro 72,40. Distribución indicada.

Pedro Moreno, Maurilbau (Hérault). Recibido giro 46,60 F., pago números indicados «C.S.» y «Umbral»

Falgas S., Eyragues (B. du Rh.). Giro cuenta librería. De acuerdo.

Manuel Villas, Villefranche de Rgue. (Aveyron). Recibido giro 25 F. Pago «C.S.» 31-12-65.

Rivas Manuel, Poitiers. Recibido giro 21,60 F. pago primer trimestre 65 suscriptores indicados. Pagas a razón de 5,20 F. cuando es 6,25 trimestre «C.S.» 12,50 F. semestre y 25 C. año.

J. Andreu, Eyragues (B. du Rh.). Recibido giro 7,00 F. para el primer semestre 65. Ahora bien, falta pagar el segundo semestre 64. Dime si hay un giro entre medio.

Para el sorteo anual de «Soli», nos quedan aun billetes a disposición de los compañeros.

Los suscriptores y corresponsales que aun no hayan adquirido pueden solicitarlos a esta administración, 24 rue Ste.-Marthe, París (10).

Contribución al mismo 0,50 frs. uno.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

CONGRESILLO

y IV

ESTAS impresiones, originadas por la intervención precongresil de los compañeros de Londres, han obtenido, cual era de esperar, aplausos y vapuleos. Señal de que, por animadas, interesan. Lo peor es cuando a uno no lo comentan. Le ocurre como al vecino de toda la vida que, de tan inane, la gente no se acuerda de él al día siguiente de su entierro.

Sin embargo, confieso ser tarea ingrata seguir la traza más o menos irritada de unos amigos. Amigos, porque no considero enemigos a quienes piensan (recalco: piensan) diferentemente a lo que yo pienso. He comentado, de «Londres», lo comentable, pasando de largo lo coincidente con mi modo de ver... y lo otro, peligroso, sobrecargado de pimienta. Si hay tinta para divagaciones provechosas, aunque «cantonales», ¿cómo puede haberla para expresiones visiblemente alteradas, y, por alteradas, propensas a la injusticia? A esas sería fácil darles respuesta, desmenuzarlas, reducirlas a su estado original de morbosidad a todo trance. Mejor no tocarlo para evitar chirridos. Ideas de o para congreso, en buena hora acudan. Pero ellas, en amplitud pertenecen a todos, verdad elemental que los redactores de «CNT» londinense no han tenido en cuenta al dejar fuera de la «danza» a un buen puñado de compañeros que sobre la Confederación podíamos intervenir con más derecho que unos apreciados compañeros justificando fuera de ella.

Al parecer, la era es de boletines de grupo y particulares. Organizadamente, y cabalmente, los compañeros nos habíamos pronunciado por un órgano, o dos órganos, de extensión general, según necesidades o amplitudes del movimiento. Se nombra, por juego de consulta anual a las FF. LL., al encargado o encargados de tal o tales publicaciones. Pero han surgido los que, no sabiendo «perder», se preparan para el embate próximo —lo que no es delictivo— con idea de situar frente al papel o papeles, a compañeros de su agrado. Pero los que saben perder menos recurren al boletín de peña y como las peñas en elemento popular como el nuestro pueden ser infinitas, infinita puede resultar la aparición de boletines. Derecho redactivo no se niega a nadie, pero es sucedible que, mientras palidecen por abandono creciente las publicaciones que la Organización responsablemente mantiene, los mil y un boletines surgidos por generación espontánea y sin posibilidad de mucha vida, eliminen de la circulación a los voceros orgánicamente acreditados y sometidos a examen anual de Pleno o Congreso, para que después los boletines de tanda se eliminen a sí mismos por carencia de «clientela» o por desinterés de sus escasos lectores.

La libertad es infinita en nuestro campo, y nada podemos decir de aquel compañero francés que escribe, imprime, reparte y lee, un boletín para sí mismo, puesto que ni su propia compañera lo lee, según confesión de ella misma.

Reincido en afirmar que la siembra congresil que se ha venido haciendo es unilateral y apasionada, y, por ende, efectuada con semilla que dará hierba cana en vez de espiga triguera. Jamás en nuestros comicios de España, con haberlos tenido apasionados, existió esa preparación congreso-boletinesca para canalizar hacia una corriente determinada. Viviendo una época furiosamente antilibertaria por el poso infiltrado en las almas por dictaduras yacentes o presentes, osaría decir que en algo nos hemos contaminado sin que, posiblemente, nos hayamos dado cuenta. El juego de criterios antaño tolerado con tal de que las opiniones de cada cual fuesen libres, antes de 1936 fue interrumpido por la aparición de sectores organizados y consigneros, esto es, infalibles cada cual en su idea o propósito, de donde el primer desgarro de importancia confederalmente sufrido. Por ese error, por esa ceguera, yo he visto un organismo de historial excelente pasar de cinco mil afiliados a un millar escaso, ¡y lo que se resiente un tal bajón cuando edificar lo que inconscientemente se derriba ha costado años de esfuerzo, de sufrimiento de madres, de hambre, salud y sangre de compañeros! Perder la estima de los obreros por mor de rivalidades incívicas y amorales; desvanecer el grato ambiente sindical logrado con mejoras conseguidas por compañeros que a la postre se arañarán, es una experiencia que descorazona cuando hay que repetirla una y otra vez hasta llegar al ocaso personal sin posibilidad de enderezar tamaño entuerto.

En Camelonia se presentó el caso de la incompatibilidad de las gentes cuando todo vestigio de idealidad quedó desaparecido en ellas. Obedientes a no sabían qué, los camelonios se dividieron en grupos heterogéneos que los capitanes grupistas asociaron, preventivamente, contra el grupo quedado mayor. Incapaz de resistir el ataque, el grupo mayorista se defendió mal y resultó desaparecido. Apenas disipada la borrachera del triunfo, otro grupo superior quedó aposentado, para caer derribado a su vez por los grupos menores cohesionados para el embate. Nueva elevación, y nueva caída, y así hasta la derrota total de toda la población de Camelonia, hoy totalmente desaparecida. Y hay que creerlo así porque la que fue «invicta» Camelonia ya no se encuentra en el mapa.

Al empezar el año 1936 los enojos interiores de la C.N.T. no dejaban de ser graves. Lo peor que podía ocurrir entre confederales conscientes ya había ocurrido. Los enconos se habían manifestado arrolladores sin ganancia para nadie, a no ser del enemigo. Astillas de lo astillado en la Cene las sacaron elementos marxistas y republicanos. Me ocupo de Cataluña, donde el 8 de octubre, por dicha causa, no fue cenetista. En mayo de 1936 se comprendió el problema y la Organización lo resolvió, satisfactoriamente, en el Congreso de Zaragoza.

Y ahora, casi treinta años después, tras inúmeras y sangrientas calamidades pasadas, lo que no sea recrear el ambiente del Iris Park es tarea más que perdida, compañeros de Londres y de donde sea. Porque escarbar en la conducta de este, aquel, el otro y el de más allá, es fácil hacer para «todo el mundo». Lo más difícil es aceptar que esa estúpida inquisición recaiga sobre «el mundo todo», viniendo a cuento insistir en que el hombre está compuesto por un ingrediente de bondad y de maldad desglosable en un 75 y en un 25 por ciento, respectivamente. ¿Convenidos?

Juan FERRER

chispas

El último «Lunik» salido de la URSS para posarse en el satélite de la Tierra, dañó en caída.

Sutilmente «L'Humanité» interpretó eso de «llegada anticipada de cinco minutos».

Igual que que desciende de un quinto piso y el hueco de la escalera.

⁂

En su número de antemayo «C.S.» apareció a docolores, dando que decir.

A un sólo color, que decir da.

Sin color alguno, aquietaría a ciertos espíritus.

Lo cual estáejos del espíritu nuestro.

⁂

Los cadáveres de Delgado y su secretaria embarazan a la «justicia» franquista. Detal suerte, que ésta tiene que fabricar «amigos» de Delgado que diganque la víctima se asesinó ella misma.

⁂

Acabo de oír una romántica composición de Schuann miserablemente corrompida por el yeyeísmo.

¿En qué barro bajo se alojan los prostituidos del arte?

⁂

Con la aparición prematura del verano ciertos barrios de Madrid sufren la angustia de la falta de agua.

Ciertos barrios obreros, terminemos de decirlo.

⁂

Ben Bella y Hasan II se entrevistaron. Y bridaron con leche de dromedario.

La joroba les alzará a los pueblos argelino y marroquí, no a los bebedores.

CHISPERO

COMUNICADOS

CONCENTRACION A ST-FERREOL

La C. de RR. del Tarn organiza una concentración para el domingo 20 de Junio al lago de St-Ferreol.

Este núcleo ha invitado por conducto orgánico a los departamentos limítrofes de Haute Garonne: P. O. y Hérault, y por medio de este comunicado se hace extensiva la invitación a otros compañeros y familiares que encuentren la posibilidad de desplazarse.

Interpretando el deseo de muchos compañeros de dedicarse por entero a la expansión, no hemos previsto charla ni festival alguno.

La C. de RR. del Tarn

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el día 30 del corriente a las 9 de la mañana y en el sitio de costumbre.

Dada la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE DRANCY

Reunión general para el 30 de mayo. Lectura de la documentación congresil recibida.

F. L. DE ROANNE

Convoca a sus afiliados para que asistan a la asamblea que se celebrará el domingo 6 de Junio en nuestro local social a las nueve y media de la mañana.

F. L. DE DECAZEVILLE

Convoca a sus afiliados a la asamblea general el día 6 de junio, para discutir el Orden del Día del próximo congreso.

F. L. DE CARCASSONNE

El día 30 de mayo y a la hora de costumbre, en el local de F.O., se celebrará asamblea general.

JIRA A LA COLONIA DE AYMARE

Para el domingo 6 de junio de 1965 de París saldrá un «car» el 5 de junio a las 7,30 de la mañana de la Place de la République, frente a la estatua. Coste del viaje: 80 F. comprendidos 3 comidas calientes y café. Dormir en tiendas de camping. Se ruega llevar mantas.

Las adhesiones serán recibidas hasta el 30 de mayo en 24, rue Ste-Marthe, París (10).

REGIONAL CATALANA, PARIS

Anuncia asamblea general para el 30 de mayo a las diez de la mañana en el local de la calle St-Denis, número 79, en la cual se tratará del siguiente Orden del Día:

Nombramiento de recaudador. Necesidad de carnet y sellos de cotización. Información del interior. Sugerencias para el próximo Pleno Regional. La importancia de este enunciado requiere la presencia de todos

NECROLOGICA

Ha fallecido el compañero Fidel Peralta. El entierro saldrá el miércoles 26 a las diez de la mañana, del hospital Tenon, meti Gambetta.

F. L. DE PARIS

Domingo, 30 de mayo: Asamblea general con lectura de orden del día del Congreso.

ALIANZA SINDICAL, MONTAUBAN

El domingo, 30 de mayo, a las nueve de la mañana en la Casa del Pueblo, Sala Sellier tendrá lugar una conferencia de afirmación antifascista a cargo de la Alianza Sindical, en la que intervendrá el compañero Miguel Armentia del Comité Nacional.

F. L. DE EVREUX

El día 6 de junio, en el lugar y hora de costumbre, se celebrará asamblea general.

F. L. DE BURDEOS

Convoca asamblea general para el domingo 30 de mayo, a las nueve y media, en el lugar de costumbre.

F. L. DE NARBONA

El domingo, 30 de mayo, a las cuatro de la tarde el compañero Roque Santamaria dará una conferencia en el Palacio del Trabajo.

PAPEL RECIBIDO

ACCION LIBERTARIA, boletín, 12, rue Pavillon, segundo piso, Marseille (13). Tenemos en mano el número 4 con aires libres de 1.º de Mayo y de pre-Congreso. Una aportación más al esfuerzo de propaganda anarcosindicalista.

RUTA, de Caracas, números 31 y 32 reunidos en un férvido homenaje al 1.º de Mayo. Las palabras de los ocho mártires seguidas de otros textos de interés, el todo animado con abundantes ilustraciones. Número a guardar.

HISPANIA, 27, rue Leningrad, París (VIII). Organo de los ex deportados españoles a los campos de exterminación hitlerianos. Su número 14 resume un gran esfuerzo redactivo y económico. Dieciséis páginas en papel satinado bien aprovechadas con textos alusivos al gran drama de la deportación, y con grabados las más de las veces trágicos. «Hispania» es como un recuerdo perenne de la maldad totalitaria.

FRONT NOIR, B. P., número 9, París (XII). Revista trimestral de actualidad socialista, y con cierta impulsión libertaria. Muy bien presentada e ilustrada a la moderna. Puede adquirirse también en «Le Monde Libertaire», 3, rue Ternaux, París, XI.

TIERRA Y LIBERTAD. Número especial de gran estima, marcando el XX aniversario de la publicación. Trayectoria de la publicación anarquista a través de los escollos y las satisfacciones de dos décadas. Condensación del deber cumplido. Importa que «Tierra y Libertad» entre en la obligación de ser sostenida y mejor desarrollada por los compañeros. Su dirección: Netzahualcóyolt, 54-4, México, D. F., México. Corresponsalías en Francia: J. Arolas, 30, rue Gabrielle, París (XVIII); Martín Prieto, Poste restante Aquitaine, Bordeaux (G.); Manuel Santos, 5, place Danloup, Toulouse (H. G.), y Francisco Botey, Route de la Teille (par la Valentine), Marseille.

Además, puede reclamarse «Tierra y Libertad» en todos nuestras expendedurías.

La C. N. T. vasca en Aberri-Eguna (1)

HABLA el compañero Cuende en representación del Subcomité Regional de la C. N. T. de Euzkadi-Norte en el exilio:

Señoras, queridos compañeros, a todos os dirijo un saludo fraternal. Para nosotros, cenetistas vascos, la conmemoración de Aberri-Eguna no puede pasar desapercibida por la sencilla razón de que somos nativos u oriundos de esa tierra vasca y por las diversas afinidades que nos unen. Confiamos en que la presencia de la C.N.T. vasca entre vosotros os sea grata, ya que esperamos conmemorar juntos la liberación de Euzkadi en un futuro próximo.

Por mucho que algunos imaginen lo contrario; por mucho que intenten menoscabar nuestra personalidad con calumnias e intrigas tendentes a romper nuestra unidad, yo puedo afirmaros que en lo que afecte a nuestra libertad, [illegible] nuestros propósitos sino estrechar más y más los lazos fraternales que nos unen en un anhelo común de bienestar colectivo.

Ante nuestra fe, ante nuestros afanes liberadores, tiemblan los medrosos, aquellos que no supieron unir el eco de su voz al clamor del pueblo vasco cuando éste gritó ¡Viva la libertad! No olvidemos que son los que entonces silenciaron la injusticia por cobardía, los que se regocijarían al ver nuestros organismos desvinculados, sin autoridad, abandonados al desorden moral... Se equivocan, repito, los que imaginan semejante aberración.

Los años han pasado; cierto que son muchos, pero ved cómo reverdece la tierra que calcinaron las bombas alemanas e italianas convirtiendo nuestras moradas en cenizas. Ved cómo retoñan las flores que convirtieron en abrojos. Ved cómo se vislumbra en el horizonte la luz esperanzadora de la libertad de nuestra tierra

Repasemos juntos si queréis algunas páginas del libro de oro de nuestro pasado. Cómo olvidar San Marcial, Oyarzun, Lasarte, el Bizcargui, la ermita de Echano, las Peñas de Udala, el Sollube, las Peñas de Amboto, Larrabezua, los frentes de Orduña, Chiviate y Sobrehayas, Archanda y otros tantos frentes en los cuales sellamos con sangre nuestra unidad. Juntos luchamos, juntos fuimos arrollados, todos dejamos desgarrones de vida en cada parcela de nuestra tierra vasca, luego, ¿cómo imaginar que podamos desandar el camino que nos condujo al exilio por senderos diferentes?

Ya sabemos que en muchas ocasiones, la terquedad de estos y los personalismos de aquellos han venido acentuando los desaciertos que reprochan algunos al exilio, pero... ¿en qué casa no hay sus más y sus menos? A pesar de todo cuanto se diga, jamás llegó la sangre al mar...

Por otra parte, coincidamos en que nuestros no fueron jamás determinados [illegible] nuestros propósitos de superación social, y porque la verdad no es nunca absoluta como lo es el ideal que pregonamos y que deseamos imperecedero. Coincidamos en que más allá de estos dos principios, el uno absoluto y el otro concreto, no hallaremos más que desorden y confusión.

Ya sé que cuanto expongo aparecerá al espíritu de algunos compañeros como pura filosofía, pero yo me pregunto: ¿Qué es la vida sino un soplo de ella? ¿Quién osaría dudar que todo hombre lleva consigo el polen de pensamientos puros y de afanes nobles?

En la sociedad actual, hemos de saber formar filósofos y legos. Habrá quienes tendrán la misión de recorrer el mundo misal en mano predicando los evangelios de sus amados ideales, y otros tendrán que seguir trabajando rudamente toda su existencia, confiados en que el fruto de su sacrificio edificará la obra manumisora que tanto merecen los que sufren la injustiica social actual.

Siempre he dicho que nuestros actos deben corresponder a nuestra propia imagen y que éstos han de ser efectuados con generosidad y con la plena lucidez que nos exige el presente. Hasta hoy, hemos ido acumulando demasiadas acciones negativas sin lograr hallarnos a nosotros mismos, sin conseguir desprendernos de ciertos atavismos que nos ha legado el pasado, y sin darnos cuenta de que éstos nos conducen irremediablemente a la mediocridad.

Yo estimo que el presente tiene la obligación de descubrir la imponente obra colectiva que vislumbramos en el futuro. Ahogarnos en mezquindades, significaría que somos incapaces de asimilar las gigantescas transformaciones a las cuales nos unce la técnica de nuestros tiempos.

Hemos de coincidir también en que somos la consecuencia de una etapa cumplida y que, por mucho que se empeñen algunos en mantenerse en revolucionaria que ha surgido del cataclismo peninsular puede asolar el concepto del pasado, arraigado desmesuradamente en nosotros. El pretender desquiciar por mera vanidad la estructura social y económica que rige la sociedad actual, sin antes realizar la suprema armonización y cohesión de anhelos entre los hombres dispuestos a luchar para que pueda tener sabor casi absoluto la verdad predicada y el ideal practicado, resultaría vano, ya que no debemos jamás desasociar estos dos principios sin correr el riesgo de caer en un lamentable error de táctica.

Hemos de demostrar al mundo que nos acecha, que si fuimos capaces de afrontar aquellos días de tragedia y de dolor que nos impuso el fascismo español, fue porque supimos aunar las excelsas esperanzas de libertad social que acariciábamos.

(Continuará.)

(1) *A ruegos del compañero Félix Cuende publicamos este discurso suyo —que el autor estima injustamente criticado— a fin de que la crítica pueda hacerse cabalmente orientada.*

NÚCLEO DE PROVENZA

GRAN JIRA DE CONFRATERNIDAD CONFEDERAL Y LIBERTARIA

Tendrá lugar el domingo día 6 de junio, en el original y agradable lugar de «Les Cèdres», en Cabrières-d'Avignon, organizada por el Núcleo de Provenza con el concurso de la Zona «B» de Propaganda.

Quedan invitadas todas las FF. LL del Núcleo, compañeros, familiares y simpatizantes, sin olvidar a nuestros hermanos de explotación, los emigrados económicos (tan numeroso en la Jira de Pélissane) al igual que la juventud de ambos sexos.

JIRA EN VILLENEUVE-PRAIRIE (F. L. DE THIAIS)

Como el año anterior y en el mismo lugar, la F. L. de Thiais organiza una jornada de confraternización confederal y libertaria el domingo 30 de mayo, en la orilla del canal del Sena en Villeneuve-Prairie, a la que se invita a compañeros y familiares y Federaciones Locales de la región.

Trenes a 10 minutos de París, desde la «Gare de Lyon».

Servicio de librería

Nuestras Ediciones

	Francos
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Conversaciones Libertarias», J. Ferrer	1 50
«El discurso del hombre libre», F. Moro	1 00
«Salvador Seguí»	3,50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Don Quijote de Alcalá», José María Puyol	1 50
«La Revolución Desconocida», Voline	15 00
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización), García Birlán .. vol.	5 00

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
G. Woodcock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte (le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	9'50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	7,50
Propos subversifs	7,50
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	18,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
Gaston Leval: L'indispensable révolution	5,00
Nicolas Stoïnoff: Un centenaire burgare vous parle	8,50
Voline: La révolution inconnue (1917-1921). L'anarcho-syndicalisme	5,0-
«Sakespeare», biografía por Landauer	5,00
«Psicología humana», Joao de Ferraz	18,00
«De la crisis económica a la guerra mundial», Henri Clade	10,00
«Los fundamentos de la Geografía económica de América», Santillán	6,50

TEMAS VARIOS

«Garbuix poètic», J. Ferrer	1 50
«Escarceos sobre China», de Víctor García	8 70
«Breve historia de la Revolución mexicana», de J. Silva Herzog, 2 vols.	12 00

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste. Marthe, París (X), C C P 1350756, París.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Perón en la trayectoria de las dictaduras (1)

por Serafín FERNANDEZ

VOY a ocupar la atención de los que quieran tenerla. Procuraré ser breve y vosotros al final podréis ampliar el tema.

La naturaleza de éste requiere una documentación de la que estoy escaso, y capacidad de expresión que también me falta. A pesar de ello, tengo la pretensión de decir algo más que las vulgaridades que nos dicen las agencias de informaciones y los voceros oficiales de Perón y el peronismo. Porque la verdad sobre el fondo de este y otros acontecimientos, no está en lo que dicen los propagandistas del peronismo, sino en lo que callan.

Perón, Castro y Franco son títeres de los que se han adueñado del patrimonio común que pertenece a todos, pero con morbosa ambición de poder. Y no podemos conformarnos con saber cómo se mueven. Debemos saber también el porqué se mueven y quién los mueve. Entretenerse con saber que si Perón se va, si Perón vuelve; que si a Franco lo va a matar un cáncer o si Franco va a matar al cáncer, es confundirnos con el vulgo del cual, como idealistas, debemos distinguirnos.

En cuanto a Perón y al peronismo son dos piezas del mismo mito que conviene distinguir. Porque a Perón se le rodeó de una aureola con la que se le pretende convertir en un nuevo Cristo, cuando en realidad no fue otra cosa que un dictador más en la ruta de las dictaduras. Y lo que se llamó la doctrina peronista en nada se distingue de las doctrinas papistas, marxistas o franquistas. Como tampoco se distinguió en sus refinadas hipocresías, para engañar, ni con la crueldad con que persiguió a los desengañados de todos los dictadores y dictaduras.

Los dictadores se distinguen por el ropaje con que se disfrazan, por las condiciones que corresponden a las épocas en que se producen; las circunstancias que favorecen su subida al poder o su caída; las modalidades de los lugares en los que imponen su dictadura. Pero su proceder cruel para adueñarse y sostenerse en el poder es el mismo, como lo es su obra para el progreso emancipador. Y las diferencias que existen entre una y otra dictadura, les favorecen para mejor engañar a los pueblos.

Se siente decir que dictaduras apoyadas por la clase obrera, como las de Lenin y Perón, tienen que ser mejores que la dictadura de Franco, que está apoyada por las clases parasitarias de España. Y ya se ha dicho y cabe repetir, que siendo las dictaduras expresión de la brutalidad organizada, tanto si son apoyadas por el proletariado embrutecido, como por las clases parasitarias españolas que nunca se han desembrutecido, las dictaduras ocasionan un retroceso en todo tiempo y lugar que ellas se produzcan

Hace tiempo que se dijo y se constató que el abono en que germinan y crecen las dictaduras y demás sistemas de tiranía es la idiotatría. La creencia en dioses u hombres providenciales a los que se atribuyen virtudes, otorga poderes para hacer, por nosotros, lo que para nuestro bien corresponde hacer a cada uno de nosotros. Creencia que, por lo vieja y falsa, tenía que haber fenecido, pero que por desdicha aún tiene vida incluso entre nosotros. Y la idolatría, que es el abono en el que florecen todas las tiranías, será la tesis fundamental de esta charla.

PASADO Y PRESENTE DE LAS DICTADURAS

La dictadura es una maldición andariega que, cabalgando en los pobres de espíritu, persiguen a la humanidad en toda su trayectoria. Y en cada época o lugar, en que las corrientes antidictatoriales le obligan a hacer un alto en el camino, lo aprovecha para disfrazarse. Cambiando de sotana, vistiéndose de blusa y alpargatas, como Stalin, y de gran mariscal los días de fiesta mayor. Se deja las barbas como Castro. O blasona de revolucionarismo y reparte limosna a los pobres, como Perón. Y aunque parezca mentira, con sus disfraces, en los faltos de conocimientos hace olvidar su negro pasado y malas intenciones. Seduce incluso a llamados anarquistas, como sucedió cuando la revolución rusa, y está sucediendo con la revolución cubana. Y si es triste ver llamados anarquistas y otros vanguardistas dejarse seducir por las dictaduras, porque ellas operan un cambio de maquillaje, es aún más triste constatar la pobre dialéctica con que quieren justificarse. Cuando la revolución rusa, se nos decía que los que no estábamos con la dictadura proletaria estábamos con los imperialistas capitalistas, y en el caso de Cuba se nos dice que los que no estamos con Castro y su dictadura estamos con los imperialistas americanos. Estos son los hombres que desde su mermada talla miden a los demás. Y como ellos, a pesar de su pretendida superioridad, no se sienten capaces de caminar sin muletas, creen que los demás debemos andar de rodillas bajo la tutela de uno u otro poder.

Las dictaduras en la antigüedad aparecieron cuando los cataclismos geológicos, las avalanchas de agua y hielo sumergían a los poblados. Y bajo esa presión del terror, los humanos perdían el equilibrio mental. En los tiempos presentes, cuando los transtornos económicos y políticos rompen la trayectoria del sistema que se vive (transtornos fraguados por los partidarios de las dictaduras), los dictadores en acecho los aprovechan para imponerse a los pueblos.

En la antigüedad, los pueblos que habían perdido el raciocinio bajo el terror de la Naturaleza, llegaron a creer que ello se debía a fuerzas sobrenaturales y que por poderes sobrenaturales las calamidades podían contenerse. Los brujos, que son los pillos de todos los tiempos, han hecho de las creencias supersticiosas una doctrina. Con sus sortilegios se rodearon de creyentes, siendo, los brujos, los primeros que ejercieron los poderes sobre sus semejantes. A los brujos sucedieron los caciques de tribus, a éstos los príncipes, papas, emperadores, reyes, y hasta los dictadores de nuestros días. Y en la trayectoria de los embaucadores, a los brujos les sucedieron, copiándolos, los fariseos eclesiásticos de las más diversas religiones; a éstos políticos, y como última novedad los líderes obreristas.

Para cultivar las creencias supersticiosas, la tierra se pobló de iglesias, conventos, catedrales y capillas, que son algo así como laboratorios y despachos de mentiras, en las que los fariseos hacían —y aún hacen— creer en paraísos donde iremos a reposar los buenos, y con infiernos donde pagarán sus pecados los malos, a la vez que venden pasajes para ir al cielo e indulgencia para no ir al infierno.

Cuando la Naturaleza dejó de aterrorizar a los humanos con sus cataclismos y aquellos adquirieron raciocinio, los vientos de rebeldía contra las supersticiones empezaron a soplar cada vez más fuerte. Los herejes se hicieron cada día más numerosos y se abrieron las nuevas iglesias políticas, en las que a cambio de nuestra adhesión y sumisión se compran votos, se venden favores y empleos y se prometen paraísos terrenales. Y como éstos quedan más cerca que los paraísos celestiales, las iglesias políticas les están sacando el rebaño a las iglesias eclesiásticas. La mentalidad de los creyentes de una y otra Iglesia en el fondo es la misma. La credulidad son los rieles por donde ruedan las tiranías. Pero al margen y a pesar de una y otra Iglesia, la evolución sigue andando empujada por los que no creen en ninguna de aquéllas.

COMO SE ALLANA EL CAMINO A LAS DICTADURAS

Aún los hay que creen que las dictaduras las imponen unos cuantos militares, políticos o capitalistas levantados de mal humor. Las dictaduras pretenden justificarse aún hoy por el mandato de poderes sobrenaturales. Franco, «por la gracia de Dios», es aún un resabio viviente de estas creencias supersticiosas. Quienes las han combatido fueron asesinados a centenares en el pasado. Entre otros muchos cabe citar Sócrates, Gordano Bruno y Servet. En el presente, la imposición de las creencias supersticiosas y los poderes absolutistas dictatoriales, hacen víctimas a millares.

De las víctimas que costó imponer y cuesta sostener la dictadura en España, ya sabemos algo. Y de lo que costó imponer las dictaduras en la Argentina, procuraré que se sepa mejor.

La Argentina es, de las repúblicas de América, una de las niñas más mimadas por la gran Banca, y los banqueros con mentalidad de *macros*. La dialéctica que emplean los financieros para engañar a la opinión pública, es la del proteccionismo. Y los propósitos que persiguen es el de convertir a las repúblicas de América en sus servientas.

En la Argentina lo que impidió de que su pueblo sufriera el sistema colonial y dictatorial en la medida que lo sufrieron y sufren las repúblicas hermanas, fue el movimiento anarquista, o de finalidad anarquista, representado por la Federación Regional Argentina fundada en 1902. Además las corrientes liberales que, aunque menos evolucionadas, son un obstáculo a la implantación de las dictaduras.

El movimiento de la FORA adquirió tal potencia combativa, que en 1919, con la huelga general más violenta que allí se produjo, hizo capitular a la burguesía y al gobierno confabulados, haciendo firmar las bases al industrial Bassena después de seis días de paro. En 1929, con la huelga general más extensa que se llevó a cabo en aquel país, se obligó al gobierno a poner en libertad a Simón Rodowitsky que en 1909 ajustició al masacrador de obreros coronel Falcón. Cuando la Sociedad de Chófers, víctima de una feroz persecución ya se desenvolvía en la clandestinidad, después de varios meses de lucha hizo firmar las bases a la General Motors.

Los citados triunfos, entre otros muchos, se deben a que la FORA, como la CNT y demás movimientos de finalidad anarquista, más allá de sus efectivos ejercen gran influencia moral. Y ello fue lo que determinó que en las citadas huelgas declaradas por la FORA participaran los obreros de la central reformista contra la voluntad de sus directivos y contaran con el apoyo del estudiantado, intelectuales, gentes del teatro y parte del periodismo.

El movimiento de la FORA, más allá de sus fronteras, ejercía gran influencia en los movimientos de las repúblicas hermanas. Y los trusts, como así los nuevos ricos que explotaban las riquezas de estas repúblicas, resolvieron poner fin al movimiento forista preparando la implantación de la dictadura.

Tras largos preparativos (de los que el Movimiento no se dio debida cuenta), en 1930 estalló un movimiento revolucionario provocado por las corrientes más regresivas: el que implantó la dictadura del general Uriburo. Tomados de sorpresa, el golpe dictatorial destrozó nuestros cuadros, con la detención de incontable cantidad de militantes, clausura de nuestros locales, algunos fusilamientos, torturas y deportaciones. A pesar de ello, transcurrido el momento álgido, el Movimiento, en clandestinidad, se repuso. Con otros grupos y corrientes antidictatoriales tomó la ofensiva, forjando un ambiente subversivo que hizo declinar a la dictadura. Y antes de venirse al suelo, de prisa y corriendo convocó a elecciones con la promesa de restablecer las garantías constitucionales. Fracciones de partidos que estaban de acuerdo con la dictadura por arte de oscuras maniobras, presentaron como candidato a la presidencia al general Justo. Por las misteriosas combinaciones del sufragio universal, Justo ganó la presidencia de la República a sus rivales, y desde el poder ejerció el papel de dictador democrático, siendo el que con más saña continuó la persecución de nuestro movimiento.

El nuevo presidente, por el ambiente reinante, se vio obligado a restablecer las garantías constitucionales. Disfrutando de un mínimo de libertad el movimiento se reconstruyó, siendo grande nuestra sorpresa que los muchos militantes perdidos fueron remplazados por numerosos jóvenes que hasta entonces no habían hecho más que divertirse. Con su incorporación, el Movimiento adquirió una combatividad alentadora.

(Continuará.)

(1) *Texto de una Charla en la Local de París.*

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, Xe
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Norteamérica, Iberia, las sindicales, nosotros..

EN la hora que escribimos esto el militar yanqui sigue aposentado en Santo Domingo, con ganas comprometidas de despegue. A la postre la Casa Blanca ha reconocido que el comunismo no disparaba los fusiles insurrectos y que el papel que las armas del Pentágono cumplían en la media isla era de un abuso sin límites. Para que esta verdad a los prematuros de Washington tardíamente se les apareciera, precisó que la América central y sudista les echara en cara su abuso y que la realidad revolucionaria de la República hollada se les revelara en plenas narices. Ahora el poder norteamericano rectifica con un tacto imposible, sin dejar de comprender que el asunto interior que los interiores ya tenían resuelto con la destrucción de una dictadura, la impertinente acción de sus tropas invasoras agravó la lucha al extremo de degenerarla en guerra civil. Wessin pudo causar más de mil muertos en Santo Domingo bombardeándolo desde el cielo merced a la complicidad manifiesta de la fuerza gringa. Barreras, aliado de Wessin, ha obrado de acuerdo con este genocida y con los americanos, más el atuendo guerrero facilitado por éstos. De hecho, Norteamérica ha participado en la destrucción de un querer general disparando y ayudando a disparar contra los sostenedores de un pueblo unánimemente levantado contra la dictadura de unos generales que aprendieron absolutismo en casa de su antiguo dueño Leónidas Trujillo.

En este momento no podemos predecir el resultado final de la lucha fratricida reanimada en la Dominicana por los norteamericanos. «Que ganen los buenos». Pero lo que a nosotros, españoles libertarios, interesa en primer plano es el próximo futuro de nuestro país, que quisiéramos libre de una tiranía sin derecho a supervivencia, pero que al capitalismo internacional, más que al nacional, le importa que perviva so pretexto de preservar la Península del ogro comunista.

Si un día invocando el peligro artificial ruso o amarillo Norteamérica impide que el pueblo español se libre del despotismo hitleriano-franquista que aún sufre, ¿qué recurso nos quedará a los españoles? ¿Habremos de resignarnos a soportar ¡siempre! la dictadura de El Pardo o la continuidad de la misma que, al socaire de los españoles, se prepara?

No habría resignación nuestra por supuesto; habría incluso predisposición para el sacrificio; pero ello no consuela. Se anhela el triunfo, se desea, fervientemente, la aniquilación del sistema fascista que nos aniquila. Ante las armas coaligadas —aunque se dijera otra cosa— de Franco y Johnson, la derrota de 1939 se reproduciría, pese a los pechos entregados al silbar de las balas.

¿Qué hacer, entonces? ¿Confiarse a los buenos oficios de la Diplomacia, esa doña que tan mal ha oficiado en nuestro problema? ¿Dejar el negocio público en manos de los testaferros de la reacción, uno de los cuales es causante directo de la feroz represión de Asturias en 1934, y otro el responsable de los asesinatos falangistas habidos en Valladolid en 19 de Julio y días sucesivos? No, porque no son garantía de libertad española; no, porque son garantía de estabilidad capitalista y reaccionaria, y abogados de un 18 de julio para que sus causantes no tengan la sanción merecida.

Sin aliados, favorecedores ni potentes partidarios de nuestra causa, la pregunta «¿Qué hacer?» se levanta más inmensa que nunca. ¡Qué hacer, qué hacer!

De momento, ahora mismo, creer más en nosotros mismos, buscar, decididamente, apoyo en los trabajadores de todo el mundo, no en las sindicales e intertales, sino directamente en el pueblo que trabaja y puede comprendernos. La CIOSL y la FITC entidades internacionales clasificadas «libres», obedecen de hecho a intereses nacionales y de Iglesia, por cuya razón no se prestan ni prestan a una declaración de boicot económico contra la España de Franco. La FSM, de tónica comunista, no nos favorecerá tampoco porque su sindicalismo es de obediencia al Partido y no los intereses populares. De los EE. UU. sale material de boca de guerra, y dinero, para sostener la dictadura franquista, y los puestos soviéticos o satélites parten cargas poderosas de mercancías para el puerto de Bilbao y otros de la Península. La Casa Renault nacionalizada, y por consiguiente con participación cogestora de los operarios renaultnos, participa en la industria española intervenida por el extranjero, sin que las tres confederaciones afectadas opongan dificultades al trato económico con el franquismo.

El contacto del obrerismo español con el extranjero y para fines de liberación de la Península, debe establecerse directamente por encima de líderes, de francos, libras, dólares y rublos, dineros que semejan caridades para eternizar la miseria político-social española y portuguesa. Si el exilio ha sido inoperante, inmovilista, enmosquista y roncadurmiente, aceptando dinero que se da para un silencio o un pequeño descargo de conciencia, aun nos agrava el delito. «¡Libertad sin mancha de dinero!», ¿no podría ser este nuestro grito? ¿No podríamos pensar, de una vez, rehabilitar a la malhadada Asociación Internacional de Trabajadores, en mala hora menospreciada, y hundida por quienes estábamos indicados para levantarla hasta el cenit?

Abandonada por la SAC y desconsiderada por tolerantes de la frialdad internacionalista, la AIT grandes masas de trabajadores y, no obstante, es necesario que penetre. ¿Se quiere apreciar una verdad? Con una AIT potente en el mundo, el poder de Franco ya no existiría, puesto que el boicot general contra Iberia se habría aplicado hace tiempo con todas sus consecuencias. Con sindicales reformistas y comunistas, Franco se baña en agua de rosas en tanto ahoga nuestras protestas con derramamientos de sangre.

La AIT es pequeña, pero su verdad es inmensa. Se trata de revalorizarla ahora mismo para emplearla también ahora mismo: Hemos perdido un tiempo precioso deshojando la flor de democracia o comunismo para llegar incansablemente al mismo resultado: ¡Nada! ¿Nada? Pues la AIT es algo, y si ella cuenta con elementos dispersos en todas partes del globo y la causa de Partugal y España puede ser sentida de negros, amarillos, cobrizos y blancos, ¿por qué no probar suerte, por qué no quemar ese cohete que queda, por qué limitarse refugiadamente al recibo de unos francos, libras, dólares y rublos, cuando lo que precisa es libertad y pan abundante para Iberia?

La AIT es insignificante, ¡repítase! Pero, ¿qué significan las grandes sindicales acomodaticias que mucho atruenan y nada realizan?

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DE LA PROCREACION CONSCIENTE

ENTONCES aún leíamos a Nietzsche, que en uno de sus libros: «Así hablaba Zaratustra», expresa: «¿Eres tú hombre que tenga *derecho* a desear un hijo? ¿Eres tú el victorioso vencedor de sí mismo, soberano de los sentidos, maestro de sus virtudes?... Quiero que tu victoria y tu libertad aspiren a perpetuarse mediante el hijo. Debes construir monumento vivo a tu victoria y a tu liberación...»

El doctor Luis Bulffi, amigo de Prat, de Mella, de Uson, de Paul Robin, de Faure, de Molinari; conocido dentro del anarquismo internacional, publicaba en Barcelona, con el título «Salud y Fuerza», una revista neomaltusiana. Editaba también folletos de propaganda. Entre ellos uno suyo con el significativo nombre de «¡Huelga de vientres!», del que hizo varias ediciones para España y países de América Latina. Se dirigía particularmente a la clase trabajadora, poniendo en evidencia los inconvenientes de no controlar la procreación; los inconvenientes de lanzar sin ton ni son hijos al mundo, partiendo de un estado económico deficiente que aconsejaba poner freno a ello. Y tras de abundantes y contundentes razones de orden moral, explicaba lo pertinente en métodos prácticos a fin de no caer en tan lamentable inconveniente: tener hijos sin desearlos.

Han pasado los años, la Guerra Europea del 14 produjo no pocos y ruidosos trastornos en el orden político, económico, filosófico, etc. Menguaron, o desaparecieron, ciertas modalidades de propaganda sociológica, entre ellas la neo-maltusiana. El «socialismo de Estado», a que aludía Cornelissen, tratando de paliar el descontento popular y adormecer conciencias, concedió ayuda económica a los matrimonios de familia numerosa. Ello ha quedado como norma en muchos países. Y unos por hacer cálculos aritméticos; otros por ignorancia, o falta de atención, en las relaciones sexuales matrimoniales se ha dado paso a una ampliación familiar hogareña.

Pero de nuevo se perfila una saludable reacción: Se va comprendiendo que ni con ayuda del Estado, ni sin ayuda, interesa cargar la casa de hijos. ¿Para qué? Ante la presión moral de higienistas, sociólogos, educadores, etc., se va dando auge al «birth-control», esto es, a la razonada limitación de la procreación. Diversos países lo tienen establecido de un modo normal; otros en vías de regularizarlo.

Y no ha de estar por demás decirles a los posibles padres de familia, máxime si son de nuestros medios, que se paren un poco a meditar lo que en torno a los hijos y sus progenitores dijo Federico Nietzsche.

LA EXPERIENCIA DE LOS ACRATAS HISPANOS

Ahora que parece se empieza a reaccionar al respecto de esta especie de postración en que de largo tiempo ha vegetado el anarquismo internacional, salvo muy escasas excepciones, indudablemente tomar singular importancia las deducciones que han de poder hacerse respecto a la experiencia revolucionaria que tenemos aquellos ácratas españoles que vivimos y actuamos en el período de social convulsión de 1936.

El amigo Víctor García nos ha hablado del interés que ponían los compañeros japoneses en todo cuanto él les refería respecto a lo que en España se llevó a cabo en tales circunstancias. Es natural que así sea; como les interesaría también a los compañeros escandinavos y a los de otros países en general. Fueron hechos vividos, no ensoñaciones utópicas más o menos literarias o sociológicas, a la manera de lo escrito por Williams Morris o Sebastián Faure.

La experiencia nuestra, incluso habida cuenta de sus defectos, de sus anomalías, que de todo hubo, es algo aleccionante; algo que puede fortalecer una convicción a los efectos de propagar y dar a conocer lo *que se vivió*, y que, de nuevo, puede volver a entrar en el primer plano del vivir social con mayor impulso y amplitud si cabe. Por ello es conveniente que los compañeros de uno y de otro país puedan hacerse una clara idea de la obra constructiva que mostró al mundo la conmoción revolucionaria de 1936 en España. Que se percaten bien de ello puesto que les puede dar interesantes argumentos para propagar el ideal anarquista en el respectivo medio ambiente que les sea familiar.

Si a nosotros se nos tacha de ilusos, de utópicos, de descentrados y tal, podemos argumentar largo y tendido demostrando que tales dominativos tan sólo puede dictarlos la ignorancia o la mala fe. Podemos evidenciar con razones de peso la posibilidad de que exista un ambiente social acorde con las premisas anarquistas.

Reflejo de nuestro sentir puede ser el de aquellos compañeros de otros países a quienes se les ponga de relieve con detallada claridad lo que nuestra experiencia contiene. Así, en su idioma, pueden, ya en referencias de periódico, bien en el condensado espacio de un folleto, o un meditado opúsculo, destinado a un público más restringido y cultivado, referir hechos y explanar deducciones doctrinales.

Es la esbozada una de las labores que pueden ser realizadas a partir de que internacionalmente exista ya la cohesión libertaria que algunos venimos propiciando.

DISCURSO DE UN HOMBRE LIBRE

Esta vez Fabián Moro, estudioso como pocos, y que tanto gusta de adentrarse por las rutas y vericuetos de la Historia, y hasta de la Prehistoria, en pos de descubrir orígenes guardando relación con la sociología, esta vez ha querido abordar el mundo complicado de la conciencia humana.

Publicado por Ediciones Umbral, un folleto de 64 páginas, lleva por título: «Pablo, o el discurso del hombre libre». Usando del tono, del estilo que trasciende de los textos bíblicos de los evangelios en el «Nuevo Testamento» o del poemario «Zaratustra» niestzcheano, Fabián Moro nos presenta un Pablo de Tarso, el más intelectual de los cuatro legendarios evangelistas, que, como el Jesús de Galilea, evocado por Han Ryner, van mucho más allá en exposición de conceptos, más radicales, más humanos, que los míticos elementos de que se nos ha hablado. Diríase que por efecto de una especie de transposición la figura de leyenda encarna con renovada conciencia en aquel que hace las veces de lo que podríamos llamar su biógrafo.

Personalmente, prefiero que las figuras de leyenda queden en su lugar, enterizas, ya con aureola de virtudes, bien con acopio de defectos. Pero no deja de ser meritorio, como en el caso del mentado opúsculo del compañero citado, cuidar el ritmo de un mismo estilo durante un largo período, atinando a la vez a plasmar ideas de sano contenido moral.

Como un fluir de manantial, claro y sereno, se siguen las frases aforísticas, densas en sustancia ética de valor perdurable. Coincidente con Unamuno, que afirmaba son los hombres quienes hacen los ideales, y no a la inversa, dice el «Pablo de Tarso» de Fabian Moro: «Los hombres hacen buenas las doctrinas o las hacen malas porque son ellos al fin los vehículos que las llevan.» Y con Malatesta: «Es preciso tener fe, porque la fe ayuda a luchar.»

En fin, un conjunto de páginas repletas de ideas que ningún hombre libre puede rechazar.

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

POR UNA FRATERNIDAD ITALO-CUBANA

DESDE largo tiempo seguimos con pena el hilo de las ingratas desavenencias establecidas entre los militantes cubanos exiliados y dos órganos italianos: *L'Adunata dei Refrattari*, de Nueva York, y *Umanità Nova*, de Roma. Al origen ha de haberse producido un desgraciado equivoco fácilmente subsanable. Difícil sería ahora señalar el cómo y cuándo. Lo que importa, lo que interesa a todos, cubanos, italianos y militantes de todos los países, es llegar a un fraternal desenlace, neutralizando todo motivo artificial de discordia y reafirmando los lazos de solidaridad entre anarquistas.

A la inversa de la S.A.C., respecto al «problema español», nos esforzaremos en la procura de un urgente y necesario entendimiento, sin que pierda cada quien mérito personal alguno en el esfuerzo de comprensión. El «imbroglio cubano» provoca resquemores y disputas entre los propios compañeros de Italia. Lo vemos en circulares, notas, resoluciones... y en protestas. Me duele en el corazón toda disputa entre compañeros italianos. Y toda disputa injusta entre compañeros de no importa qué país...

El «problema cubano» tiene su origen en el proceso del largo movimiento de revuelta encarado contra Batista. Varias veces hemos señalado en esta misma rúbrica los puntos que provocaban nuestra discrepancia a lo largo de dicho proceso. Lo hemos repetido y abordado en detalles al analizar la actitud de los compañeros cubanos vis a vis del movimiento del «26 de Julio» y al inmediato de lo que se confirmó como triunfo del «castrismo». No economizamos entonces nuestra crítica y repetidamente hemos reclamado un necesario «informe» públicamente prometido y que aún a estas horas no ha llegado. Informe detallado que reclamamos como necesaria base de referencias útiles al establecimiento de una nueva experiencia acerca del comportamiento de los anarquistas en los procesos revolucionarios de este siglo pródigo en convulsiones y también en fracasos. Pero no reclamamos tal «informe» para abrir un proceso de «responsabilidades» conducente a actitudes «condenables», ni para abrir campaña laudatoria.

Vale decir que no habiendo aceptado plenamente la posición y la actitud de los compañeros cubanos, no podemos ofrecer a nadie la sospecha de que proponemos una solidaridad en bloque con todas las actividades que han realizado o desarrollan. Sencillamente, proponemos a unos y a otros: cubanos e italianos, iniciar el diálogo, partiendo de un principio de *confianza fraternal* entre militantes. *Confianza fraternal* que, en *lógica anarquista*, no exige *absoluta* similitud de criterios o puntos de vista. Por el contrario, esta *confianza* se afirma en el respeto a la opinión de cada uno. ¿Dónde queda si no la personalidad de cada militante...?

Convenimos en que los compañeros cubanos adoptaron resoluciones —*que a mí me parecen absurdas*— condenando la conducta de los redactores de *L'Adunata dei Refratori*. Lo he dado a entender por intermedio de un amigo que es de confianza de ellos y mía. ¿Por qué no buscar —los unos y los otros— la manera de entenderse de palabra, ya que se hallan bien cerca los unos de los otros?

Pero esta posición que yo creo pasional, de los mismos perseguidos, ha degenerado en algo así como un perseguidor, ya por parte de *L'Adunata* como por parte de *Umanità Nova* llega también a lo absurdo. Quería decir que también los compañeros de estos dos órganos llegan a posiciones inaceptables. Dejaremos de lado el citar los detalles de una verdadera campaña de prensa que desencadenan contra los cubanos en general y, en particular, con nuestros afines, utilizando incluso informaciones de los órganos estatales americanos como la C.I.A. y otros del mismo estilo. No se puede ni debe caer en tales procedimientos sin incurrir en graves errores de apreciación y sin contribuir a la confusión en todos los terrenos.

Las cosas llegan a tal grado que *L'Adunata dei Reffrattari* reproduce en su número de 1 marzo 1965, página 4, una carta firmada por Dane Dillinger, colaborador de la revista *Libération*. La carta es una respuesta a otra que le dirige un compañero que firma «Lino»», en la que, sabiendo que Dillinger visitó recientemente Cuba, le preguntaba en qué situación se hallaban los anarquistas bajo la dictadura de Castro. Reproducimos unas líneas esenciales:

> «He hablado con anarquistas cubanos que se declaran entusiastas de la revolución y que ciertamente no han sido perseguidos. Cuando en Estados Unidos hablo con anarquistas o con socialistas democráticos cubanos, quienes se refieren a persecuciones políticas, estos admiten, por lo menos en privado, *que sus compañeros perseguidos eran elementos activos del movimiento anti-castrista clandestino*. Por esta razón yo sostengo *que tales casos* se hallan situados fuera de los que normalmente tienen relación *con la libertad civil*. En cambio, existen en Cuba elementos fanáticos y comunistas de la vieja línea que personalmente se hallan dispuestos a encarcelar a los anarquistas y otros opositores, incluso sin que hayan cometido actos flagrantes. En mi impresión concreta *el régimen existente en Cuba no ha perseguido a nadie en ausencia de hechos concretos*. Sé muy bien cuánta gente ha sido engañada respecto a la supresión de la libertad en Unión Soviética y si bien es cierto de que la situación en Cuba es muy, pero muy diferente, no excluyo nunca la posibilidad de que se hayan producido mayor cantidad de abusos de los que haya logrado descubrir en mis dos viajes...» (Lo subrayado es nuestro.)

Este texto recuerda extrañamente documentos que todo militantes anarquista, además de conocer, no debía olvidar jamás. Consultemos el librito «Répression de l'Anarchisme en Russie soviétique». Vemos en la página 7: «Otros compañeros se negaron a prestar fe en los hechos citados (la persecución) o trataron de atenuarlos o de justificarlos.» Página 9: «... por boca de sus representantes, el poder soviético declara: «Pero no, los anarquistas gozan de la más entera libertad de afirmar y propagar su doctrina.» Más abajo: «No hemos perseguido nunca a los anarquistas por sus ideas. No hacemos más que reprimir los factores de banditismo y de criminalidad que se cubren bajo el pabellón de la anarquía.» Página 10: «Chicherin declaraba sin sonrojarse a los compañeros italianos (¡qué coincidencia!) que no había anarquistas de ideas en las cárceles rusas.» Etc.

Comparemos la carta de Dillinger con las notas del librito sobre la persecución en Rusia. Escuchemos las declaraciones de Franco, de todo gobierno con o sin dictadura. Nunca se persiguen las ideas. Se encarcela a los «bandidos». Ayer y hoy. Los motineros de Bolonia en 1874, con Bakunin y Andrea Costa; las bandas del Matese con Malatesta y los Internacionalistas; los «pistoleros y bandidos» As-

(Sigue en la página 2.)

POR UNA CONFEDERACION DE PUEBLOS LIBRES DE IBERIA

por Jaime BALIUS

LA decadencia del pueblo hispánico es algo anacrónico. La reconquista de Granada en 1492 marca el prólogo de una España que todavía no ha logrado encontrar una solución viable que le permita salir del atolladero en que le metieron la intolerancia religiosa y los señores de horca y cuchillo. El descubrimiento de América en 1492 sirvió, solamente, para financiar las guerras de las dinastías extranjeras que usufructuaban el poder en la Península Ibérica. El oro de América sirvió para ensangrentar a Europa y para desencadenar contiendas de tipo religioso. La eclosión del Nuevo Mundo en lugar de beneficiar al pueblo español contribuyó al hundimiento de la economía hispánica.

Al realizarse la unidad política quedó completamente desfigurada la fisonomía de España. El compromiso de Caspe elevando al trono de Aragón a Fernando de Antequera dio un cerrojazo a la brillante trayectoria catalano-aragonesa. Quizá de haber sido elegido el conde de Urgell los acontecimientos habrían sido otros. La Iglesia forzó la decisión. El apodado San Vicente Ferrer inclinó la balanza a favor de Fernando de Antequera.

Luego, el matrimonio de Isabel de Castilla y Fernando de Aragón representa el triunfo del espíritu inquisitorial que destrozó al país. La expulsión de los judíos y de los árabes hizo polvo a la economía rural y a la industria. La historia se repite por obra y gracia del fascismo encarnado por el verdugo de El Pardo. Hace unos siglos eran expulsados judíos y árabes, pero en el siglo XX se expulsa a los españoles de su patria. Y, como antaño, la economía española se resiente por la pérdida de los trabajadores arrojados de su suelo natal. Y, como ayer, la religión católica es la principal causante de la desgracia de nuestro país.

El episodio de Felipe el Hermoso y Juana la Loca da entrada a las dinastías extranjeras. La Casa de Austria barrió con todas las libertades y con todos los Fueros. La derrota de los Comuneros castellanos puede compararse a la derrota que sufrió nuestro pueblo después de una heroica resistencia en el trienio 1936-1939. Los Austrias barrieron, como hemos dicho, las libertades y los Fueros, entregando España a los mercenarios extranjeros. El general Franco, mejor dicho, el asesino número 1, no es más español que un Austria o un Borbón.

La guerra de Sucesión es el comienzo de la etapa borbónica, Felipe V acaba con el baluarte catalán. Los borbones refuerzan el centralismo y el sentido autoritario queda enclavado en la meseta castellana.

La hegemonía extranjera hubiera podido ser extirpada a raíz de la primera República, pero los republicanos del siglo XIX no tuvieron la visión ni el acierto suficiente, a pesar de que andaban en la liza hombres de gran relieve como Pi Margall y Salmerón, Ahogaron el movimiento Cantonalista, que de haber triunfado habría cambiado la faz de España. La ciudad de Cartagena fue bombardeada por orden de los republicanos. Y el general Pavía fue comisionado por el gobierno republicano para masacrar a los campesinos andaluces. Siendo precisamente el general Pavía quien disolvió manu militari las Cortes republicanas. El camino estaba expedito para que en 1874 el general Martínez Campos restaurase la monarquía en Sagunto volviendo los Borbones al poder.

En 1931 se tuvo otra ocasión propicia. No existían las grandes figuras de 1873, pero existía un gran pueblo que fue defraudado por los jacobinos de trampa y cartón. Como en 1873 se obstaculizó el espíritu autonómico del mosaico étnico que integra la península Ibérica. Se reforzó el Estado Central y el sentido autoritario. Los generales monárquicos recibieron puestos de primera magnitud. Azaña, un político reaccionario, con su famosa Ley del 90 por 100 entregó el ejército y los destinos de España en manos de la reacción. Los militares republicanos abandonaron los cuarteles pues no podían convivir en los cuartos de banderas.

Más tarde los generalotes africanos, en 1934, reprimen a sangre y fuego la gloriosa insurrección del octubre asturiano. Y el general Franco es nombrado, por el gobierno Lerroux-Gil Roble, jefe de Estado Mayor.

(Sigue en la página 2.)

BAJO EL YUGO Y LAS FLECHAS

Apuntes a vuelta pluma

por J. Muñoz CONGOST

I

PREMIO NACIONAL DE LA NATALIDAD

COMO en las explotaciones agrícolas y granjas en que se seleccionan cuidadosamente el macho y las hembras capaces de dar mayor número de conejillos, así en nuestro pueblo regido por las primicias franquistas, la población se ve estimada con el concepto de ganado humano.

Véase sino esa indecorosa y creciente publicidad oficial dada a aquellos matrimonios que despreciando toda norma de humano razonamiento, se presentan para la opción de premios en tanto que «elementos reproductores».

Cuando el problema del acrecentamiento de la población es una preocupación constante de economistas y otros hombres de ciencia.

Cuando la intratable Iglesia Romana admite la discusión sobre los productos anticoncepcionales, subrayando así la importancia de la cuestión, solo los países en verdadero estado de atraso social y de miseria, prosiguen la loca carrera hacia una natalidad exagerada.

Franco y sus acólitos no podían ser menos. Y ahí vayan premios nacionales y provinciales a los mejores sementales humanos, esos premios que hacen de la maternidad, una explotación más a destajo en conquista de ventajas.

Y con la impudicia que es corriente en las cosas del régimen, exaltan y cantan la misma miseria de las familias numerosas, de esas vidas lanzadas al mundo a troche y moche para orgullo de sus autores.

De las mismas informaciones de la prensa franquista entresacamos:

«Domingo Riano Alvarez, padre de 24 hijos (18 en vida) que declara: «Difícil es sacarlos adelante. Pero es cierto eso de que Dios aprieta pero no ahoga. En los momentos más difíciles, siempre hemos tenido un ingreso extraordinario que si no nos ha sacado de la pobreza, sí del apuro... No quisiéramos abusar, pero nos hace falta una casa. La que tenemos tiene solo 3 dormitorios...» (Son 11 personas en la casa).

Antonio García Cárdenas, otro premiado, padre de 18 hijos (17 en vida) ganando 5.000 pesetas más 3.800 de puntos por sus hijos... dice:

«Tenemos gran confianza en la Providencia... Solo tenemos tres dormitorios y dormimos cuatro en cada cama...

El citado, que ya recogió dos o tres veces premios parecidos, repite con guasante desparpajo: «Y que sigan viniendo hijos...»

La mujer, que medita en pesetas declara necesitar cada día para la compra quinientas de ellas, es decir, quince mil al mes para comer.

Declara otro, Jesús Fragoso, periodista y padre de 16 hijos:

«Solo disfrutamos de veraneo los padres. Los hijos se quedan en casa con una doncella anciana...»

Y así los ejemplos, no faltan de esa pobre insolencia con que se exponen en demanda limosnera, las necesidades de la familia numerosa. A nadie, en nombre de la misma humanidad, se le ocurrió llevar a las mentes retrasadas de los premiados, que si todas las familias españolas entabiaran la misma carrera hacia el criadero de niños, la crisis desencadenada sería espantosa.

A nadie, pudo venírsele como idea, la de hacer comprender a estas pobres familias, la ley de la convivencia y la comprensión de que un problema de población no es nunca personal sino de la colectividad misma.

Vivir esperando de la Providencia, del ingreso extraordinario, del milagro, es vida de resignación que no dignifica. Y esa misma explotación inconsciente de la maternidad, rebaja hasta el nivel de la reproducción explotada y quita toda dignidad a la más digna de las funciones humanas.

II

ASOCIACION NACIONAL DE AMAS DE CASA

Quizá para desmentir a los contradictores del régimen, que niegan que existe en España libertad de asociación, parece ser que se vaya a constituir una Asociación Nacional de Amas de Casa, que agrupe a todas las señoras bajo los auspicios de las autoridades y con objetivos diversos.

Uno de los plumíferos de aquella prensa, con tiempo que perder y sin mejor cosa que hacer, se dedicó a entrevistarse con las de «alto copete».

Es comprensible que no se dirigiera a las amas de casa de hogares de obrero, a la mujer del jornalero, ni a los que habitan en las magníficas «chabolas» de hoja de lata de los suburbios ciudadanos. ¡Representan tan poco en la vida del país!

Prefirió ver a las señoras, «señoras», a las de verdad, o como dice uno de mis amigos: «a las señoronas», y para comenzar a la señora viuda de Calvo Sotelo.

La inteligentísima señora, cuando se le habló de la citada asociación comenzó declarando que «toda idea de socialización la asustaba un poco.»

En su preclaro magín, los conceptos de asociación, de sociedad, y el

(Sigue en la página 2.)

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis